

Biogr.

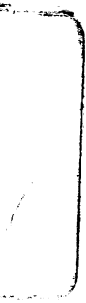
884<sup>b</sup>

872

Biogr. 8845

Engr. in ...

Number —



# NOTICE

## HISTORIQUE

Sur la VIE et les OUVRAGES

DE J.-H.-DÉSIRÉ PETETIN,

Docteur en Médecine, Président perpétuel  
de la Société de Médecine de Lyon,  
Membre résidant de l'Académie de la  
même ville, etc.

A

# A V I S.

Quelques Notes étant un peu longues, on les a réunies à la fin de cette Notice; elles sont distinguées des autres par les lettres *a*, *b*, et suivantes.





# NOTICE

## HISTORIQUE

SUR la Vie et les Ouvrages de J.-H.-  
Désiré PETETIN, Docteur en Méde-  
cine, Président perpétuel de la So-  
ciété de Médecine de Lyon, Membre  
résidant de l'Académie de la même  
ville, etc.

---

**I**L est plus d'un genre de gloire, plus d'une manière d'aller au temple de l'immortalité. On peut, disciple et favori des Muses, remporter les palmes de l'éloquence, de la poésie, des beaux arts, et acquérir une gloire qui illustra toujours le siècle où l'on vécut. On peut, cultivant les sciences avec succès, et rival des *Képler* et des *Newton*, dévoiler les causes du magnifique et brillant spectacle de la nature, exposer les ressorts cachés de ses majestueux, de ses pompeux phénomènes, et immortaliser ainsi son nom.

On peut, disciple et favori de Mars, fixer dans les combats la victoire, frapper et étonner les esprits par des actions éclatantes, par de brillans succès. Ah !... laissons à d'autres le soin de célébrer une gloire qui coûte souvent beaucoup trop de sang et de larmes. . . .

Mais recueillons et révérons, avec le sage, les actions, les vertus de l'homme modeste et sensible, qui consacra ses jours à consoler l'humanité, à soulager ses maux, et ses veilles à en étudier, à en méditer les moyens. C'est à ces titres que le docteur *Petetin* mérite nos regrets, nos hommages, et doit fixer notre attention. Les monumens, les ouvrages des hommes sont périssables comme eux, a dit un philosophe (Sénèque); mais ce que nous avons aimé et révééré d'un sage, ne doit point mourir avec lui; son nom lui survit dans tous les cœurs, et se conservera à jamais dans les fastes des vertus.

JACQUES-HENRI-DÉSIRÉ PETETIN naquit à Lons-le-Saunier, petite ville de la Franche-Comté, en 1744, de Hubert-Désiré Petetin, Ingénieur dans la même ville, et de Marie-Louise Champonot son épouse.

Le jeune Désiré reçut de la nature les plus grandes dispositions , sa mémoire , entr'autres , était des plus heureuses. Très-souvent il lui suffisait d'entendre trois ou quatre fois la lecture de ses leçons , que lui faisait sa sœur pendant qu'il se livrait à de petits travaux d'adresse , ( comme d'empailler des oiseaux , ) pour qu'il fût en état de les bien réciter au collège de la même ville , où il faisait ses premières études.

( 1 ) Une circonstance , quelques années après , lui offrit l'occasion de faire briller cette faculté qu'il possédait à un degré éminent : il faisait alors sa physique au séminaire de St. Irenée de Lyon , à l'âge de

---

( 1 ) Des détails , recueillis ici en petit nombre , ne paraîtront point déplacés et minutieux , parce qu'ils donnent une idée des rares dispositions que le docteur Petetin manifesta dès sa plus tendre enfance , et qui lui firent terminer promptement et avec beaucoup de distinction ses études. Nous trouvons des détails bien plus minutieux dans nos meilleurs Auteurs d'éloges historiques , tels que *Fontenelle* , *Thomas* , *d'Alembert* , *etc.* Nous nous bornerons à citer , pour preuve de notre assertion , l'éloge historique de *Boerhaave* , par *Fontenelle* , ce savant aimable , auquel l'Angleterre ne peut opposer aucun orateur qui ait aussi dignement loué le grand *Newton*.

treize ans. A l'ouverture des cours , le Directeur du collège fut curieux de savoir quel était celui de ses pensionnaires qui avait le plus de mémoire , et à quel degré il possédait une faculté aussi précieuse , quoiqu'elle ne soit pas la plus nécessaire. Il les fit rassembler et leur lut une quarantaine de vers : après la troisième lecture , le jeune homme fut seul en état de réciter la tirade ; ce qu'il fit au grand étonnement du Directeur et de tous ses condisciples.

A une mémoire aussi prodigieuse , le jeune pensionnaire joignait une grande justesse de jugement , une imagination brillante , une profondeur de raisonnement fort au-dessus de son âge , une sagacité rare pour saisir les difficultés qui se présentaient dans le cours de ses études , une attention infatigable , et , ce qu'on trouve rarement dans ceux qui possèdent une réunion de qualités aussi étonnante , beaucoup de modestie , d'urbanité et de douceur envers ses condisciples.

Ses professeurs charmés de voir , dans un âge aussi tendre , tant d'aptitude aux sciences même les plus relevées et les plus abstraites , et des qualités si aimables , ajoutèrent à son nom une épithète flatteuse , parce qu'elle était



donnée par des personnes éclairées, c'est celle de *chéri de Dieu et des hommes*.

Les études du jeune Désiré étant terminées à l'âge de quatorze ans, et ses parens le consacrant à l'état ecclésiastique, l'envoyèrent à Besançon pour y étudier la théologie. Une méprise trompa leur attente en en faisant un médecin. Le jeune homme croyant entrer dans une salle où l'on professait la théologie, entra dans une autre où le docteur *Grognot* professait la médecine, et dont la porte était à l'opposite de celle de la première. La leçon qu'il entendit lui plut tellement, qu'elle décida sa vocation. Il renonça à une étude ténébreuse qui multiplie les difficultés et les doutes en voulant les lever (a), pour se livrer à celle d'un art fondé sur la nature, le plus sublime et le plus intéressant par l'importance et l'utilité de son objet, par l'étendue et la variété des connaissances qu'il exige, et surtout, par l'avantage inappréciable d'indiquer les moyens propres à conserver les hommes en santé, à calmer leurs souffrances, à accélérer, à assurer la guérison de leurs maladies, à les arracher à la mort (1).

---

(1) Le médecin philosophe, a dit *Hippocrate*, est,

Ses progrès dans cette nouvelle carrière ; furent rapides. Après avoir étudié pendant deux ans dans cette ville, il vint terminer ses études et perfectionner ses connaissances à l'école de Montpellier, la première alors de l'Europe ; et s'y faire recevoir Docteur. Il en prit le bonnet à l'âge de vingt ans.

Un trait de prudence et de sagacité signala son début dans la pratique de son art. Il était à peine de retour dans le sein de sa famille , qu'une épidémie qui ravageait un canton de

---

en quelque sorte semblable à la Divinité. Il n'existe pas une grande différence entre la philosophie et la médecine ; car toutes les qualités qu'exige la première doivent se trouver dans la pratique de la seconde , savoir : le mépris des richesses , la modération , la modestie , la décence , la bonté , la douceur , l'affabilité , la propreté , la gravité , la prudence , la réflexion , le jugement , le savoir , l'éloignement de toute superstition , mais la conviction profonde de la toute-puissance de la Divinité. — *Medicus enim philosophus est deo æqualis. Neque enim sapientiam inter et Medicinam multa est differentia. Nam quæ ad sapientiam requiruntur , in medicinâ insunt omnia : argenti contemptio , pudor , verecundia , modestia in vestitu , lenitas , occursatio , mundities , existimatio , judicium , doctrina , alienitas à superstitione sed præeminentia divina. ( De decenti ornatu , Cornaro , n.º 5. — De decenti habitu , Foësius , sect. 1 , page 25. )*

la Bresse limitrophe de la Franche-Comté ,  
attaqua un Seigneur qui avait été son cama-  
rade d'étude : celui-ci le fit appeler. Notre  
Docteur , volant au secours de son ami , ne  
tarda pas à se présenter à la porte du châ-  
teau. Le curé du village , qui en faisait les  
honneurs pendant la maladie de son Sei-  
gneur , fut effrayé de la grande jeunesse du  
Docteur , trembla pour son malade , et crut  
voir la Parque venir trancher le fil de ses  
jours. Le jeune médecin se fit d'abord con-  
duire chez la plupart des habitans du lieu  
atteints de l'épidémie , pour en connaître le  
caractère ; il traita ensuite son ami et le  
guérit.

La ville de Tournus en Bourgogne , fut  
celle où il commença à exercer son art. Sa  
réputation naissante engagea cette ville , en  
1765 , à se l'attacher. Il en fut pensionné  
jusqu'à ce que sa destinée le plaçât sur un  
plus grand théâtre. Il touchait à sa trentième  
année , lorsque , cédant aux pressantes invi-  
tations de M. de Vergennes et de ses amis ,  
il se décida à quitter des lieux où , pendant  
huit ans , il avait été l'ami et le bienfaiteur  
de tous les êtres souffrans et malheureux ,  
et vint pratiquer à Lyon. Il se fit bientôt

agréger au collège des médecins de cette ville, et y fit des cours selon l'usage. La manière distinguée avec laquelle il soutint ses actes publics, fixa sur lui les regards, et lui mérita, lui acquit la bienveillance d'une grande partie de ses collègues, sur-tout du médecin *Vitet*. Celui-ci, charmé des rares dispositions du jeune Docteur, qui n'avait pas encore une bibliothèque bien étendue, le pria de disposer de la sienne. Le même amour de leur art, un désir également vif de l'étendre et de le perfectionner, le même éloignement pour les vaines hypothèses qui se sont si souvent opposées à ses progrès, un sentiment également profond de la nécessité de la médecine hippocratique ou de la médecine d'observation, rapprochèrent ces deux médecins, et les portèrent à rédiger et à publier de concert un Journal sur les maladies régnantes à Lyon.

Examens critiques, vues saines, judicieuses, raisonnées, sur les causes déterminantes essentielles des maladies; leurs descriptions faites d'après nature, leurs traits caractéristiques habilement saisis et bien tracés, tous ceux qui pouvaient surcharger ou obscurcir leurs tableaux soigneusement

écartés. Prescriptions , non de formules monstrueusement compliquées et prodiguées par le charlatanisme , l'ignorance et la routine ; mais traitement simple , méthodique , le plus propre à favoriser la marche , les efforts de la nature , ou la production des phénomènes qui préparent , décident et terminent les crises heureuses. Juste appréciation des vertus des médicamens , fondée sur l'expérience et l'observation. Découverte de quelques nouvelles vertus médicamenteuses , telles que la propriété qu'ont les feuilles et les tiges de saponaire , de combattre les affections rhumatismales avec plus de succès qu'aucune autre substance connue , et celle qu'ont les feuilles et les tiges de frêne , de combattre avantageusement les affections scrophuleuses (1) : tels étaient les principaux caractères de ces feuilles hebdomadaires ; caractères qui faisaient de leur collection un précieux traité de médecine pratique.

Leur but dans la rédaction de ce Journal ,

---

(1) De ces deux découvertes , fruit d'efforts constants pour augmenter les ressources de l'art , la première est due au docteur *Vitet* , et la seconde au docteur *Petetin*.

était de prévenir les pernicioeux effets de l'ignorance, de l'empirisme et de la routine : leurs espérances ne furent pas trompées. Il excita, il est vrai, les clameurs de l'envie et de l'ignorance ; les *émétiseurs*, les *charlatans*, les *polypharmques* et les *Purgons* ne leur pardonnèrent pas d'avoir décrié les méthodes empiriques, purgatives, et l'administration des médicamens compliqués ; ils en imposèrent quelque temps au peuple par leur nombre. Mais lorsque *Perrache* eut détourné le cours du Rhône pour agrandir la cité et se donner un terrain, les effluves ou les miasmes délétères, produits par les marécages (qui en résultèrent) et le remuement des terres, ayant donné naissance à une épidémie de fièvres pernicioeux qui sévit d'une manière cruelle sur la population du sud de la cité ; tous les malades qu'ils traitèrent, et qu'ils traitèrent par des émétiques et des purgatifs, succombèrent ; presque tous ceux au contraire qui s'adressèrent aux Auteurs du Journal, furent arrachés à la mort. Le triomphe des vrais médecins fut complet, et les médocastres sentirent la nécessité de rectifier, de réformer leur pratique.

Le célèbre *Tissot* de Lausanne, alors Pro-

fesseur à l'université de Pavie , étant venu à Lyon , s'empressa d'aller voir le docteur Petetin ( son collègue était alors à Paris ), et le supplia , ce fut son expression , de continuer ce Journal , lui protestant qu'il le regardait comme le meilleur traité de médecine pratique qu'il eût lu jusqu'alors ; qu'il l'avait souvent pris pour en faire la base , le texte de ses leçons qui n'en étaient que le développement , le commentaire.

Ces deux médecins s'étant témoigné une estime réciproque , les maladies nerveuses et leur traitement ayant été en partie le sujet de leur entretien ; le médecin de Lyon fit part à celui de Lausanne des doutes , sur le système de *Franklin* , qu'avait fait naître dans son esprit le succès égal ou les effets identiques qu'il avait obtenus de l'électricité *positive* et de la *negative* dans le traitement de quelques-unes de ces affections ; répéta en sa présence quelques expériences qui lui sont propres et qui sapent les fondemens de ce système , comme de décharger la bouteille de Leyde sans établir de communication entre ses deux surfaces. Ces expériences le remplirent d'étonnement et d'admiration. Notre auteur méditait alors sa nouvelle théorie de

l'électricité, elle parut en l'an 10 ou 1802, sous le titre de *nouveau mécanisme de l'électricité, fondé sur les lois de l'équilibre et du mouvement, démontré par des expériences qui renversent le système de l'électricité positive et négative, etc.*

Il expose dans l'introduction placée à la tête de cet ouvrage, les motifs qui l'ont déterminé à faire de nouvelles recherches sur l'électricité *positive* de l'abbé *Nollet* et du docteur *Franklin*, et sur l'électricité *négative* de ce dernier. Il présente des expériences qui prouvent que ces deux espèces d'électricité n'existent pas dans le sens de leurs auteurs; il invite à les répéter avec soin et à leur donner la plus grande attention, avant de passer à l'étude de sa nouvelle théorie, qui tend à établir cette grande vérité que lui a présentée l'observation, savoir: qu'un corps électrisé n'a ni plus ni moins que sa quantité naturelle de fluide électrique; que l'électricité *négative* n'est que la force réagissante de la nature qui tend à rappeler au repos le fluide électrique mis en mouvement dans les corps.

Notre auteur conclut de ses expériences: que l'électricité consiste essentiellement dans



la réunion de deux forces opposées développées dans le même fluide ; qu'elles s'excitent et se soutiennent l'une l'autre avant de se détruire, sont soumises aux lois du mouvement, et sont susceptibles de se communiquer au fluide électrique des autres corps.

Son traité comprend l'exposition des principes de ces deux forces dans le verre et la résine. Il fait connaître les causes de l'attraction, de la répulsion, et par conséquent la direction de ces deux forces. Il explique la formation des centres d'*action* et de *réaction*, soit dans les corps électrisans, soit dans les corps électrisés. Il fait connaître en quoi consiste le point lumineux, l'aigrette, l'étincelle et la détonation. Il détermine l'action et les vrais effets des pointes. Il offre une nouvelle analyse de la bouteille de Leyde, en mettant sous les yeux des pièces de comparaison qui dévoilent tout ce qui se passe entre ses deux surfaces. Il y démontre l'existence des deux forces opposées, le mécanisme de leur action et des nouveaux phénomènes qu'il est parvenu à lui faire produire. Comme tout est lié dans la nature, et qu'un fait physique en amène un autre, cette théorie de l'électricité répand un nouveau

jour sur l'action et les effets de l'aimant, qui ont les plus grands rapports avec ceux produits par l'action du fluide électrique (1) ; elle présente leurs points de ressemblance bien plus frappans que ceux de leur opposition ; elle peut frayer la route à de plus grandes découvertes dans cette autre branche importante de la physique. Ce Traité est terminé par une Observation raisonnée sur la manie, dont la guérison atteste la grande influence ou l'utilité de l'électricité dans le traitement des maladies nerveuses.

Si quelques-uns des principes sur lesquels il est fondé, ne paraissent pas à tous les lecteurs absolument démontrés, ils ont du moins l'avantage de n'être pas, comme ceux

---

(1) Voyez les belles expériences d'*Æpinus*, de *Wilson*, de *Franklin*, de *Dalibard*, de *Van-Swinden*, de *Cavallo*, de *M. Coulomb*, etc. On savait déjà que la foudre, en frappant un navire, a plusieurs fois changé la direction des pôles de l'aiguille aimantée ; qu'elle peut même communiquer la vertu magnétique aux corps qui n'en sont point encore pourvus. Voyez *Franklin*, tome 1, pag. 84, 85, 86, 166 et 167, etc. — Républ. des lett. tome 1, pag. 63. — Trans. phil. ann. 1748. — Merc. franç. fév. 1750. — *Priestley*, hist. de l'élect. tome 2, pag. 205.

sur

sur lesquels *Franklin* a fondé son système ; sans cesse en opposition avec les lois de l'équilibre et du mouvement, et ils expliquent facilement tous les phénomènes électriques connus. Il est seulement à regretter que son auteur se soit servi des expressions *de force centrifuge*, *de rayons centrifuges*, *de force centripète*, *de rayons centripètes*, parce que, d'après ses expériences, la vitesse avec laquelle les rayons électriques s'échappent d'un corps électrisé par le verre, étant différente de celle avec laquelle ils s'échappent d'un corps électrisé par la résine, ce n'est pas une raison pour donner aux premiers le nom *de rayons centrifuges*, et celui *de rayons centripètes* aux seconds, puisque leur direction est la même. Et de plus, deux boules, dont l'une a l'électricité vitrée, et l'autre la résineuse, étant près l'une de l'autre, un rayon qui est centrifuge pour l'une, est centripète pour l'autre, et réciproquement. Au reste, c'est une légère tache, qui ne diminue en rien le mérite essentiel de l'ouvrage.

Notre auteur a publié, l'année suivante, sa Théorie du galvanisme. *Volta* avait déjà démontré par les expériences les plus lumi-

B

neuses, les rapports des phénomènes électriques avec les galvaniques, et l'identité des deux fluides qui les produisent (1). Une expérience faite par notre auteur sur la bouteille de Leyde, comparée avec la commotion que l'on reçoit de la colonne galvanique, fut pour lui une preuve de plus en faveur de cette identité, que MM. *Herman*, *De Luc*, *Aldini*, et d'autres physiciens ont confirmée depuis, par de nouvelles observations (2). Il combat, par une expérience qui lui est propre, la fausse assertion que l'on a avancée pour la nier, savoir; que les métaux oxidés transmettent le fluide galvanique et ne transmettent pas l'électrique. Il conclut, après avoir observé les rapports essentiels entre les effets des deux appareils

---

(1) Voyez dans le Bulletin de la Société philomatique, 1.<sup>er</sup> nivôse an 10, l'exposition abrégée des principales expériences répétées par M. *Volta*, en présence des commissaires de l'Institut national. — Voyez aussi le rapport fait à l'Institut, le 11 frimaire an 10, sur les expériences de M. *Volta*.

(2) Voyez Traité élémentaire sur le fluide électro-galvanique, par J. A. *De Luc*, tome 2, pag. 183 et suiv. = Essai théorique et expérim. sur le galvanisme, etc., par J. *Aldini*, tome 1, pag. 68 et suiv.

électrique et galvanique, et dirigé ses recherches sur les moyens de découvrir la cause de l'électricité spontanée de la colonne, que les disques de zinc ne s'électrisent point en mettant à contribution les disques de cuivre, mais qu'il s'établit entr'eux des courans de fluide électrique, sans que leur quantité naturelle en souffre; que les *centres d'action* qui se forment dans les disques en contact, sont, à quelques modifications près, les mêmes que ceux qui existent dans les surfaces de la bouteille de Leyde. On voit, d'après cet aperçu, que sa Théorie du galvanisme étant essentiellement liée à celle du nouveau mécanisme de l'électricité, le mérite de ce second Ouvrage est une suite nécessaire de celui du premier.

Notre Auteur a donné, avant et après leur impression (1), plusieurs dissertations ou

---

(1) Ces deux Ouvrages sont encore peu connus, parce que le docteur *Petetin* ambitionnant peu la célébrité, en a négligé les moyens. L'engageant un jour à les faire annoncer par la voie des journaux, il nous a observé « que, s'ils étaient mauvais, il était inutile » qu'ils le fussent; et que s'ils étaient bons, le temps les ferait assez connaître ». Cela est vrai; mais la vérité livrée à ses propres forces, ne reste que trop

Mémoires sur des cas de maladies rares et curieux, et sur des sujets scientifiques intéressans. Les uns ont été insérés dans les actes et dans le journal de la Société de médecine de Lyon, dont il a été président perpétuel; les autres ont été lus à l'Académie de la même ville, dont il a été membre. On retrouve dans tous cette finesse de tact, cette sagacité, cette expérience et cette justesse de jugement qui caractérisent le grand praticien. Nous regrettons que les bornes de cette Notice ne nous permettent pas d'en donner l'analyse; nous noterons seulement dix Manuscrits que nous avons sous les yeux (1). Le 1.<sup>er</sup> a pour titre : *Considérations*

---

long-temps inconnue, jusqu'à ce qu'elle triomphe enfin des erreurs audacieuses qui n'éteignent que trop souvent sa voix.

(1) Si les bornes de cette Notice ne nous permettent pas de donner l'analyse de ces Mémoires, nous donnons du moins les titres de ceux que nous avons en manuscrit, parce qu'ils peuvent intéresser les lecteurs, et les porter à lire ces Mémoires dans les actes et dans le Journal de la Société de médecine, dans lesquels ils ont été, comme nous l'avons dit, insérés en grande partie. Nous aurions, par la même raison, indiqué tous les mémoires de l'Auteur qui sont dans cette collection;

*sur l'action de l'air pour la production des constitutions annuelles , et sur celles de l'an 8 et de l'an 9 en particulier. Le 2.<sup>e</sup>, Observations sur quelques abus dans le service de santé des hôpitaux militaires. Le 3.<sup>e</sup>, Observations sur l'usage de l'eau minérale de Guillon , dans le traitement de la gale. Notre Auteur a composé ces Mémoires pendant son inspection des hôpitaux militaires. Le 4.<sup>e</sup>, Observations sur une affection hypocondriaque , à la suite d'une maladie inflammatoire de longue durée , et de l'abus des plaisirs. Le 5.<sup>e</sup>, Ophthalmie fébrile. Le 6.<sup>e</sup>, Observations sur une fièvre catarrhale compliquée d'une affection nerveuse , terminée le vingt-sixième jour par la mort ; avec ouverture du cadavre pour en reconnaître les causes. Le 7.<sup>e</sup>, Observations sur les effets de l'électricité dans le traitement de la catalepsie , du tétanos et de l'asthme convulsif , symptômes de l'affection hystérique essentielle. Ce Mémoire est presque entièrement fondu dans l'Ouvrage à la tête duquel notre Notice est*

---

mais étant à la campagne, après avoir essayé une maladie assez longue et grave, nous ne pouvons le faire, n'ayant pas cette collection sous les yeux.

placée. Le 8.<sup>o</sup>, *Obstruction volumineuse de la matrice et des ovaires , guérie par l'eau à la glace , la glace pilée , mêlée avec du sucre , et l'abstinence de tout autre aliment.* Le 9.<sup>o</sup>, *Vues générales sur la ville de Lyon , les qualités de l'air et des eaux ; le caractère et le tempérament de ses habitans ; les maladies propres à quelques classes d'ouvriers ; celles qu'y produisent les différentes saisons , et leur traitement.* Ce Mémoire a été lu par l'auteur à l'Athénée de Lyon , en 1801 , et communiqué à la Société de médecine en 1805. Il y observe avec raison que le Rhône fournirait aux habitans de Lyon la boisson la plus salubre, s'ils en faisaient usage, l'eau de leurs puits étant presque toujours altérée par différens sels terreux , et par les substances animales en putréfaction qui transsudent des fosses d'aisance , au voisinage desquelles ils sont communément situés , excepté certains puits près du Rhône , creusés dans des terres sablonneuses , anciennement transportées par ce fleuve. Des analyses récemment faites et publiées par différens pharmaciens de Lyon , confirment les observations de l'Auteur. Le Rhône, impétueux dans son cours , possède encore le précieux



avantage de produire un courant d'air qui se fait sentir dans plusieurs rues, et concourt avec celui qui est produit par la Saône, à entretenir la salubrité dans une ville dont les rues sont très-étroites, et qui est, par une de ses montagnes, jusqu'à un certain point, à l'abri des vents de l'ouest, et de ceux du nord par l'autre. Le Lyonnais est en général (1), selon l'Auteur, sanguin-pituiteux ; il supporte le travail avec constance ; il penche plus du côté de la lenteur que de celui de la vivacité ; cependant il ne répugne pas aux exercices violents, pourvu qu'ils soient de peu de durée. Ses sens ne sont pas faciles à émouvoir ; l'amour ou l'appât de l'argent ont besoin de l'aiguillonner. Il est humain, simple, crédule ; il ne devient rusé que par l'effet du commerce. L'intérêt anime plus son imagination pour les arts, que l'amour de la gloire pour les ouvrages de littérature. Les femmes, moins robustes, ont plus de vivacité que les

---

(1) Notre auteur dit *en général*, les exceptions sont en effet très-nombreuses ; Lyon, depuis son antique origine, a toujours produit de grands hommes, qui se sont rendus célèbres dans les arts, les sciences et la littérature.

hommes; elles ont de l'embonpoint, de la fraîcheur, des graces; elles réussissent dans les talens agréables et les ouvrages de goût. La bienfaisance, qui est une vertu dans les hommes, cesse d'en être une chez elles, tant elle leur est naturelle. Une vie trop sédentaire, une nourriture peut-être trop abondante, l'abus des végétaux, des fruits, des sucreries, une boisson entièrement aqueuse, les disposent de bonne heure à la *leuchorée*. Les femmes y sont plus sujettes que les vierges, et les riches plus que les pauvres, surtout depuis qu'elles ont adopté la mode de se vêtir légèrement sous un ciel qui n'est pas celui de la Grèce. Cette *leuchorée* est probablement la cause qui les dispose plus aux maladies chroniques qu'aux aiguës; car il est prouvé par l'observation que les premières en font périr un plus grand nombre. Le 10.<sup>e</sup> Mémoire a pour objet un problème électrique à résoudre. Voici quel est ce problème: *Soient deux balles de moëlle de sureau, électrisées négativement, et suspendues à trois pieds (1) au-dessus de la boule d'un conduc-*

---

(1) On sent que cette mesure n'est point de rigueur; elle dépend du volume du conducteur et de la force du plateau.

teur. Après quelques révolutions du plateau sur son axe, les balles se rapprochent et se touchent : si on les transporte hors l'atmosphère du conducteur, elles ne donnent plus aucun signe d'électricité. Le même effet n'a pas lieu lorsque les balles ne sont suspendues qu'à un demi-pied du conducteur ; elles conservent leur électricité négative. On demande la cause de ces deux phénomènes. Notre Auteur affirme avec raison, que l'on ne peut résoudre ce problème avec les principes de la théorie du *plus* et du *moins*. Et en effet, dira-t-on avec le docteur *Franklin*, qu'une portion du fluide électrique surabondant du conducteur, est attiré par les balles, pénètre dans leurs pores ; qu'elles se rapprochent insensiblement à mesure qu'il y entre ; qu'elles se touchent tout-à-fait lorsqu'elles ont repris le fluide qui leur avait été enlevé ? Mais ces mêmes balles devraient se rapprocher plus promptement lorsqu'elles ne sont suspendues qu'à un demi-pied du conducteur, puisque son fluide électrique est plus dense et a moins d'espace à parcourir pour arriver jusqu'à elles ; cependant, quelque nombreux que soient les tours du plateau, elles restent électrisées négativement. Ce problème ne peut donc se résoudre par la théorie du docteur *Franklin*.

Les fluides vitré et résineux, imaginés par MM. *Symmere* et *Coulomb* pour rendre raison de tous les phénomènes électriques, sont aussi insuffisans ; car on ne voit pas dans ce système la cause qui empêche les balles de ressaisir le fluide vitré qui leur manque, et de se neutraliser lorsqu'elles ne sont qu'à un demi-pied du conducteur.

Après avoir prouvé l'impossibilité de résoudre ce problème à l'aide des théories les plus généralement reçues, notre Auteur en donne la solution à l'aide de la sienne. Nous ne donnons pas cette solution, parce qu'elle exige la connaissance de sa théorie, que nous ne pouvons supposer à nos lecteurs, et sans laquelle cependant, nous ne pourrions être entendus ou compris.

Le dernier Ouvrage que le docteur *Petetin* a composé, est celui à la tête duquel nous plaçons cette Notice historique. Peu d'ouvrages offrent autant d'intérêt, et les fastes de la médecine n'offrent rien d'aussi étonnant. Il ouvre un vaste champ aux conjectures des physiologistes et des physiciens. L'Auteur y donne le tableau ou la description de la catalepsie hystérique essentielle, et de quatre de ses variétés, dans lesquelles les sens sont

transportés à l'épigastre , à l'extrémité des doigts et des orteils. Il y expose ses conjectures sur les causes de cette maladie et de ses variétés , sur celles du transport des sens , sur la nouvelle manière dont les impressions sont transmises au *sensorium commune*. Il donne un aperçu sur l'attraction et la répulsion électrique animale , et les causes de ces phénomènes. Il termine par indiquer le traitement de la catalepsie hystérique et de ses variétés , recommandant l'électricité artificielle comme le moyen le plus puissant et le plus sûr pour rétablir l'équilibre entre les sens internes et les externes , lorsque l'aberration du fluide moteur ne dépend d'aucune altération essentielle ou profonde dans le cerveau et les nerfs.

La suspension plus ou moins complète et générale du sentiment , et toutes les facultés intellectuelles prodigieusement exaltées dans cette maladie ; la faculté qu'ont les cataleptiques de conserver les attitudes qu'on leur donne , de voir , à l'aide de leur nouveau sens de la vue , à travers les corps opaques , à des distances incalculables , et tout leur intérieur ou tout leur appareil organique et celui des autres ; la faculté , disons-nous ,

quont les cataleptiques de voir leurs organes et ceux des personnes qui sont auprès d'elles, d'en apercevoir le jeu ou les mouvemens, les lésions ou les maladies, et d'indiquer, dans plusieurs cas, les moyens propres à y remédier; la faculté qu'elles ont de prédire pour elles-mêmes et pour les personnes qui sont auprès d'elles, ou à des distances plus ou moins grandes (1), et qui ont la même maladie ou une autre maladie d'accès; la faculté qu'elles ont de prédire le moment de la terminaison de l'accès dans lequel elles sont, celui de l'invasion des accès à venir, et celui de leur terminaison; la faculté qu'elles ont enfin de lire dans la pensée de ceux qui les approchent; la propriété qu'ont de décider un ou plusieurs accès de cette maladie, quelques moyens physiques ou moraux, comme le

---

(1) On sait que les deux filles domestiques dont parle *Sauvages*, séparées de plusieurs maisons, se prédisaient mutuellement, trois ou quatre jours d'avance, leurs paroxismes hystériques et les accidens dont ils seraient accompagnés. *Verum singularia phaenomena exhibuerunt, quæ vulgò obsessioni tribuuntur. Scilicet diversis domibus sejunctæ altera alterius nec non sua accidentia suos que paroxysmos præ sagiebat ante quatrimum triduum ve.* ( *Nosol. method.* tome 4, pag. 398. )

magnétisme (b) : tous ces faits ou phénomènes, [ dont une partie seulement a été observée et consignée dans les recueils des actes de plusieurs sociétés savantes (1), dans les ouvrages de *Galien* (2), de *Forestus* (3), de *Tulpius* (4), de *Henricus-ab-Heer* (5), de *Zacutus Lusitanus* (6), de *Jacotius* (7), de *Wepfer* (8), de *N. Pison* (9), de *Fernel* (10), de *Sennert* (11), de *Boerhaave* (12), de *Van-Swieten* (13), de *Hoffmann* (14), de *Sauva-*

---

(1) Voyez hist. de l'acad. royale des sciences, ann. 1702, 1738, 1742, pag. 409. = Transactions philosophiques, n.º 437, p. 49. = Mémoires de l'académ. d'Upsal, ann. 1742, p. 41. = Actes des curieux de la Nature, decur. 2, ann. 1, obs. 1, par *Jean-Michel Fehr*. = Act. medic. Berol. dec. 1, vol. 11, p. 62. = A. N. C. dec. 3, ann. 3, obs. 61, et vol. 1, obs. 250. = Journal de méd. tome 6, p. 41, juillet 1756. = Journ. de Trévoux, 1711, p. 331, et 1714, p. 1669.

(2) *Comment. in lib. 1, Prorrhetic. cap. 56.*

(3) *Lib. 10, obs. 41 et 42, p. 369.* (4) *Observ. medic. lib. 1, cap. 21, 22.* (5) *Observ. medic. lib. 1, obs. 3.*

(6) *Lib. 1, histor. 42.* (7) *In coacas, pag. 68.*

(8) *De morb. capit. obs. 66, 121, 122-3-4-5-6.*

(9) *De morb. cognosc. et cur. lib. 1, cap. 10, 13.*

(10) *Path. lib. 5, cap. 2, pag. 70.* (11) *In praxi, pag. 598, vel. oper. tome 3, pag. 153.* (12) *Praxis medica, aph. 1040, 1043, etc. tome 4, pag. 324.*

(13) *In §. 1036 et suiv. Aphor. Boerh. comment. t. 3, pag. 311 et suiv.* (14) *Medic. ration. systemat. t. 4,*

ges (15), de *Dehaen* (16), de *Tissot* (17) et de plusieurs autres médecins (18), ] nous donnent l'explication des prophéties, des oracles chez les anciens (c), de plusieurs mi-

---

*pars. 3, sect. 1, cap. 4.* (15) *Nosolog. method.* t. 3, pag. 414 et suiv. (16) *Ratio medendi pars. 4, cap. 5, §. 3.* (17) *Maladie des nerfs*, tome 3, part. 1, ch. 21. (18) Tels que *Scoliographus*, ad caput 9, l. 1. *Hollerii* de morbis intern. = *Cœlius Aurelianus*, acut. lib. 11, cap. 10. = *Vedelius* de catalep. rariss. affect. = *Marcellus Donatus*, hist. med. mirab. lib. 11, cap. 1, pag. 91 et suiv. = *Lambacius*, commentar. biblioth. cæsar. t. 2, p. 688. = *Schenckius*, obs. med. lib. 1, obs. 115. = *Platerus*, lib. 1, p. 18. = *Dolæus*, Encyclop. med. = *Ballou*, consilia medica, lib. 2, hist. 1, pag. 53. = *Herfelt*, tr. philos. homin. pag. 183. = *St. Augustin*, de civitate dei, lib. 14, c. 23 et 24. = *Regius in craanen*, lib. 1. = *J. Raimond*, lib. 1, cent. 1. = *Fonseca*, lib. 2, consult. = *Borelli*, cap. 11, hist. 54. = *Marco Marci*, philos. rest. = *Ætius*, tetrabibl. 11, serm. 2, cap. 4. = *Dodonée*, encyclop. medic. lib. 1, ch. 8. = *Benedictus*, de curat. morb. lib. 1, cap. 26. = *Preisinger*, de morb. capit. 2, art. 7, p. 47. = *Cullen*, apoplexia catalept. = *Rondelet*, method. curand. morb. lib. 1, c. 20. = *Lazermé*, de morb. capit. cap. 15. = *Marx*, de spasmis, §. 61. = *Paullinus*, cent. 4, observ. 38. = *Planque*, Biblioth. de med. tome 3, p. 270 et suiv. = *Bonet*, mercur. compilat. p. 102, etc.



racles opérés chez différentes sectes religieuses (*d*), et de tout ce que les prétendus possédés, comme les religieuses de Loudun, ont pu offrir d'étonnant chez les modernes (*e*).

Ce que ces faits paraissent avoir d'impossible, n'est pas une raison pour les nier. Des faits ne paraissent souvent impossibles que relativement à l'état de nos connaissances. Ainsi, par exemple, les lois de l'attraction des corps célestes, découvertes et soumises au calcul, ainsi que les révolutions, les perturbations, les volumes, les masses, les distances des comètes et des planètes qui composent notre système planétaire. L'invention de la chambre obscure, celle des différens polemoscopes, télescopes, microscopes, des lunettes achromatiques et autres espèces de lunettes, par l'application des lois de l'optique mieux connues. La découverte des propriétés étonnantes de l'aiguille aimantée, de la poudre à canon et de la pompe à feu. L'invention de l'imprimerie, des paratonnerres, des aérostats (1), de la chimie pneumatique;

---

(1) Si les auteurs des deux immortelles découvertes de l'électricité et des aérostats, par exemple, se fussent contentés de les annoncer sans les montrer, et que l'un eût dit : « Hommes, écoutez-moi ; j'ai le pou-

celle du cyanomètre de *Saussure*, des différentes espèces de baromètres, de thermomètres, d'hygromètres, d'eudiomètres, de queynomètres, d'anéomètres, d'atmidomètres, de manomètres, d'udiomètres, d'électromètres, et autres espèces d'instrumens météorologiques, par l'application des lois du calorique, de la statique, de l'hydrostatique, de l'électricité, de la chimie, découvertes ou mieux connues. La découverte de la circulation du sang (1), ou du moins des

---

» voir d'attirer la foudre du ciel, je puis la forcer à  
 » tomber sur le point de la terre qu'il me plaît de  
 » choisir, et en garantir les édifices; » et que l'autre  
 se fût écrié : « Hommes qui rampez, apprenez qu'avec  
 » un réchaud sous mes pieds et quelques aunes de toile,  
 » je puis m'élever, avec de très-grands fardeaux, au  
 » plus haut des airs : » de bonne foi, n'aurait-on pas,  
 sans attendre les expériences, proposé amicalement  
 de mettre les inventeurs aux petites maisons !

(1) Cette découverte a été entrevue, comme on sait, par l'infortuné *Servet*; touchée de plus près, s'il est permis de s'exprimer ainsi, par *Varole* et par *Columbus*; exposée avec exactitude, et même assez en détail, relativement au cœur et aux gros vaisseaux, par *Césalpin*; mais sa démonstration est due aux travaux de *Harvée*, à qui la gloire en reste exclusivement aujourd'hui. Voyez *G. Harvei, de circul. sang. et exercit. de generat. animal.*

faits

faits qui l'établissent ; celle d'une organisation admirable dans les insectes , que les anciens regardoient comme des êtres méprisables et produits par la pourriture ou la décomposition des corps. Les phénomènes étonnans ( s'ils sont réels ) de combustions humaines spontanées , par lesquelles des corps vivans ont été brusquement décomposés et réduits en cendres (1). La découverte du fluide électrique et des effets étonnans qu'on peut lui faire produire en imitant plusieurs météores , comme la grêle , la forme ( rayonnée-exagone ) des cristaux de la neige , le feu St. Elme , la chute et tous les effets de la foudre. La découverte du

---

(1) *Rolli* a donné une collection de faits semblables , dont un des plus extraordinaires est le fait célèbre de la combustion de la comtesse *Bandi de Cezzene* , dont tout le corps , à l'exception de la main droite , fut brûlé par une flamme qui sortit d'elle-même. Il y a plusieurs années que les papiers français ont fait mention d'un accident analogue arrivé en Normandie , et on a recueilli depuis beaucoup de faits de cette espèce. Voyez une dissertation de *Du-pont* : *De spontaneis incendiis corporis humani* , soutenue à Leyde en 1763 , et l'encycl. art. *Chaleurs* , de l'illustre *Venel*.

fluide galvanique et des effets non moins étonnans qu'on peut lui faire produire, en ranimant les restes de la vitalité dans la tête et les parties du tronc des animaux et des hommes qui ont été récemment décapités, en excitant dans ces parties, à l'aide de ce puissant stimulus, les forces sensibles, et par elles les motrices, de manière à leur faire rendre des expressions de sentimens d'effroi, de fureur, de colère, etc., à produire des grimaces horribles sur la face, et des mouvemens effrayans dans tout le corps (1). Les diverses fonctions importantes que remplissent, dans l'économie générale du monde,

---

(1) Voyez *Aldini*, ouvr. cit. tom. 1, pag. 98, 121 et suiv. tom. 2, pag. 38 et suiv. = Le rapport présenté à la classe des sciences exactes de l'académie de Turin, le 27 thermidor an 10, concernant les expériences galvaniques, faites les 22 et 26 du même mois, sur la tête et le tronc de trois hommes, peu de temps après leur décapitation. = Le rapport approuvé par la classe des sciences physiques et mathématiques de l'institut national, le 21 vendémiaire an 11, sur le travail et les observations de M. *Aldini*, concernant le galvanisme. = Le résumé de M. *William Nicholson*, concernant les dernières expériences galvaniques faites à Londres par le professeur *Aldini*.

les fluides électrique et galvanique ; l'influence spéciale que paraît avoir le premier pour la production des météores, et celle que paraît avoir le second ( par son action prolongée et soutenue ) pour modifier l'organisation intime du globe, pour décomposer l'eau en contact avec des combustibles, et donner en même temps naissance à des dégagemens de gaz, à des oxides, à des acides, et par suite à des sels de toute espèce (1), etc. L'action de ces deux fluides dans le traitement de plusieurs espèces de maladies (f). La décomposition de presque toutes les substances, que les anciens regardaient comme des élémens ou comme indécomposables, telles que l'air, l'eau, les sels neutres, les acides, les alkalis, etc. Telles sont quelques-unes des

---

(1) On sait que *Bergman* séparait, à l'aide de l'étincelle électrique, l'acide aérien (ou oxygène) de l'air atmosphérique, et que d'autres chimistes ont obtenu de semblables résultats, sur d'autres substances, en employant le même moyen. L'électricité a beaucoup d'activité pour unir ou séparer les particules des corps ; mais le fluide galvanique peut, par son action prolongée et soutenue, produire des effets chimiques beaucoup plus considérables. Voyez la Statique chimique de *M. Berthollet*. Paris, 1803, t. 1, p. 363.

découvertes qui sont le fruit du hasard, du temps, des efforts de l'esprit humain, et que les anciens auraient jugées impossibles.

Un fait ne doit être jugé impossible que lorsqu'il est en opposition avec les lois d'une classe de faits ou de phénomènes, dont la nature est bien connue (1). Ainsi, par exemple, les phénomènes produits par la pesanteur ou la tendance qu'ont les corps vers le centre de la terre, tels que l'élévation et la chute de l'eau, comme nous les voyons dans les jets-d'eau et les cascades; son mouvement vers la mer, comme on le voit dans les fleuves et les rivières; la chute de la pluie, de la grêle, des pierres volcaniques, des fruits qui tombent de leurs arbres; tant de machines dont le mouvement est produit par la pesanteur, telles que les horloges, les tourne-

---

(1) Voyez *Bacon*, cogitationes de rerum naturâ. = *Newton*, princip. mathem. = *Locke*, essai philosoph. sur l'entend. hum. = *Sgravesande*, logic. = *Wolf*, logic. philos. = *Mariotte*, essai de logique. = *Hume*, essais sur l'entend. hum. = *Baker*, réflex. sur les scienc. = *Reid*, recherches sur l'entend. hum. = *Sauvages*, class. morb. prolegom. = *Duhamel*, de ment. human. = *Gorini*, antropolog. = *Conâillac*, art de penser, etc.

broches, les sabliers des anciens, les moulins qui sont mus par la chute de l'eau; l'élévation de ce liquide dans les pompes aspirantes : tous ces phénomènes ayant une nature bien connue, puisqu'ils sont tous produits par la loi de la pesanteur, comme nous venons de le dire, ( par l'effet de laquelle tous les corps tendent à se porter vers le centre de la terre, et forment en physique une classe de phénomènes fort étendue; ) des phénomènes d'une nature opposée ne peuvent avoir lieu : ainsi une pierre ne peut s'élever d'elle-même dans les airs, parce qu'elle est soumise à la loi de la pesanteur, qui tend au contraire à la rapprocher du centre de la terre, parce que ce phénomène serait, comme on voit, en opposition avec ceux de la classe dont nous venons de parler. Il en est de même en géométrie : un triangle, par exemple, étant une espèce de figure dont l'essence ou la nature est d'avoir trois angles et trois côtés, il est impossible qu'il puisse exister un triangle qui ait plus ou moins de trois triangles et de trois côtés. — En arithmétique, les nombres *un* et *trois* ayant chacun leur essence ou leur nature bien déterminée, *un* ne peut être *un* et *trois* en même temps, et le

nombre *trois* ne peut être, de même, *trois* et *un* en même temps, parce que chacun de ces deux nombres aurait, dans le même temps, deux essences ou deux natures, il serait ce qu'il est, et cependant dans le même moment il ne le serait pas, il serait toute autre chose; ce qui est, comme on voit, tout à fait absurde. Dire cependant, comme on l'a fait, que cela peut être, c'est dire qu'il peut faire jour et nuit en même temps ou dans le même moment, ce qui est tout à fait absurde et ridicule.

Il suffit donc, pour qu'un fait soit possible, qu'il ne soit en opposition avec les lois d'aucune classe de faits ou de phénomènes dont la nature est bien connue. Tel est le caractère des phénomènes étonnans que présente la catalepsie-hystérique essentielle et ses variétés. Et d'abord le nouveau sens de la vue chez les cataleptiques, n'est réellement pas en opposition avec les lois par lesquelles les personnes en santé perçoivent les images des objets, puisque les premières ne voient qu'à l'aide du fluide électrique (1);

---

(1) La faculté bien constatée qu'ont les somnambules de voir dans l'obscurité, et que connaissait



cela est si vrai , que les corps *per se électriques* ou *idio-électriques diaphanes* , comme le verre , leur interceptent les images des objets , ce qui n'a pas lieu pour le sens ordinaire de la vue , puisque , comme tout le monde sait , on voit très-bien à travers ces corps. Il en est de même des autres sens chez les cataleptiques ; elles ne reçoivent les différentes sensations que par l'intermède ou l'action du fluide électrique , puisque les corps *per se électriques* ou *idio-électriques* , comme la soie non colorée , la cire , le verre , les résines , etc. leur interceptent l'impression ou l'action des objets extérieurs , et font cesser les sensations qu'ils leur font éprouver. Ainsi

---

*Aristote* lui-même , ( *de gen. anim. lib. 5.* ) suppose ce mode de vision ou est une preuve du nouveau sens des cataleptiques ; puisqu'en admettant même que le sens de la vue ne fût pas perdu dans l'accès du somnambulisme , et que les yeux ne fussent pas fermés comme ils le sont presque toujours , le défaut de lumière , qui n'empêche pas les somnambules de voir très-bien , dans l'obscurité la plus profonde , les objets les plus petits , d'écrire comme le faisaient , par exemple , les fameux somnambules , dont parlent *Muratori* , ( *della forza, della fantasia* , ) *Henricus ab heerz* ( *observat. medic.* ) , ne permet pas de supposer que les somnambules puissent voir par les lois ordinaires de la vision.

la manière dont les cataleptiques reçoivent les différentes sensations , leur étant particulière , et n'ayant rien de commun , rien qui soit en opposition avec les lois par lesquelles les gens sains perçoivent ces mêmes sensations , ni avec celles d'aucune classe de phénomènes connus , on ne peut nier les nouveaux sens des cataleptiques. Quant à la faculté qu'elles ont de connaître assez souvent leurs propres maladies , et celles des personnes qui sont auprès d'elles ou à des distances plus ou moins grandes ; de prédire pour elles-mêmes et pour les personnes qui ont la même maladie ou une autre maladie d'accès , le moment de la terminaison de l'accès dans lequel elles sont , celui de l'invasion des accès à venir , et celui de leur terminaison ; elle est une suite de celle qu'elles ont de voir tout leur intérieur , leurs organes et ceux des personnes qui sont auprès d'elles ; d'en apercevoir le jeu , les lésions ou les maladies , et d'en calculer tous les mouvemens avec une prodigieuse sagacité. Ces faits n'étant en opposition avec la nature d'aucun autre fait connu , ne peuvent être contestés par cela même qu'ils étonnent l'imagination. On peut en dire autant de la faculté qu'ont

les cataleptiques de lire dans la pensée des personnes qui les approchent.

Indépendamment des preuves de raisonnement, plusieurs autres considérations tendent à prouver la réalité des phénomènes que présente la catalepsie-hystérique-essentielle : 1.° Le caractère de notre Auteur, généralement bien connu pour avoir été plein de candeur, de franchise (1), et toujours pénétré d'un amour brûlant pour la vérité.

2.° Une expérience dont nous avons été témoins. Nous étions alors bien jeunes, et encore au collège des Oratoriens à Lyon, lorsque, dînant à la maison avec un sceptique, pour les phénomènes dont il est ici question, notre Auteur vint à en parler. L'incrédule se récria beaucoup; notre Docteur lui dit : « Justement je traite dans ce » moment une cataleptique, et vous pour- » rez, si vous le voulez, vous convaincre » après le dîner. » Le sceptique accepta avec plaisir la proposition; je les accompagnai chez la malade. L'incrédule commença par lui parler à voix haute, et très-près de l'oreille;

---

(1) L'aveu qu'il fait dans son ouvrage, page 49, ligne 2, en est une preuve.

point de réponse : il prit une de ses mains , en réunit les doigts , et parla à voix très-basse à leur extrémité ; alors la malade répondit. On peut se faire une idée de ce que dût être son étonnement. C'est la seule expérience que nous pouvons nous rappeler , soit parce qu'il n'en a pas été fait d'autres , l'accès ayant cessé bientôt après , soit parce que notre âge étant encore celui de l'étourderie , nous nous sommes amusés à considérer les objets qui étaient dans la chambre de la malade. Le docteur *Petetin* a traité depuis plusieurs autres cataleptiques ; mais notre séjour dans les collèges , l'étude de la médecine et des sciences accessoires , nous ont constamment éloigné de lui.

3.° Le témoignage de la famille de la cataleptique , qui est le sujet de la première Observation , ou la première cataleptique que notre Docteur a traitée. Cette famille nous a protesté avoir été témoin , et répété toutes les expériences qui sont consignées dans son Ouvrage. Ce témoignage est d'un poids d'autant plus grand , que par l'effet d'une sorte de défaveur alors répandue sur les maladies extraordinaires , qui ont passé et peuvent passer encore dans

l'esprit de plusieurs sots, pour être l'effet de ce qu'on a appelé *possession*, *enchantement*, *sortilège*, *maléfice*; cette famille aurait désiré pouvoir dérober, s'il eût été possible, la connaissance de ces phénomènes, même au médecin de la malade.

4.<sup>o</sup> Le témoignage de plusieurs médecins et de plusieurs savans, tels que celui de MM. *Coladon*, *Ginet*, *Dominjon*, *Dolomieu*, *Ballanche*, *Jacquier*, *Martin de St-Genis*, *Eynard*, etc., que nous avons vus depuis notre retour de Paris, chez notre Auteur et chez eux, et qui tous nous ont assuré avoir répété ses expériences chez Mad. de St. P., cataleptique, [ dont il parle dans la deuxième Observation de sa première variété de *catalepsie-hystérique*, page 170, ] et s'être entièrement convaincus de la réalité des phénomènes étonnans que présente cette maladie. Nous remarquerons au sujet de M. *Eynard*, médecin et savant très-distingué à Lyon, qu'un médecin de cette ville nous ayant parlé de son témoignage en faveur des phénomènes que présente la catalepsie-hystérique, comme d'une espèce de déférence pour notre Auteur; qu'ayant voulu, en un mot, élever des doutes sur son témoignage, nous nous

sommes transporté chez lui avec M. *Peyron*, négociant de notre ville, d'un mérite distingué. Pour le mettre à son aise, nous lui avons demandé s'il pensait que dans le nombre des phénomènes que le docteur *Petetin* attribue à la catalepsie-hystérique, il y en eût de réels ou de certains, ajoutant qu'une personne de l'art nous avait assuré qu'il ne croyait à la réalité d'aucun de ces phénomènes. Il nous a répondu : « Qu'il était très-convaincu de la réalité, non-seulement de quelques-uns d'eux, mais de tous ceux que notre Auteur a observés; qu'il s'en était convaincu par plusieurs expériences faites à différentes reprises, et qu'il en soutiendrait toujours la réalité contre leurs détracteurs et les persifflages des mauvais plaisans. » Il nous a parlé d'une de ses expériences; nous la rapportons, parce qu'elle n'est pas consignée dans l'Ouvrage de notre Auteur, qu'elle est frappante, en ce qu'elle prouve que les *cataleptiques* lisent dans la pensée de ceux qui les approchent. M. *Eynard* se rendant chez Mad. de St. P., cataleptique, la trouva seulement avec une garde-malade, et dans un accès de *catalepsie-hystérique* : il portait sur lui plusieurs dessins

qu'il avait faits par l'électricité , il nous les a montrés ; il prit un de ces dessins , c'était le portrait de Louis XIV, et l'approcha de l'épigastre de la malade , en lui demandant , à l'extrémité de ses doigts réunis , si elle reconnaissait ce portrait. Comme cette cataleptique ne pouvait s'exprimer que par signes, elle lui répondit par un signe approbatif de la tête , que oui ; alors M. *Eynard* lui demanda si c'était celui de François I.<sup>er</sup> ; elle répondit , par un mouvement négatif de la tête , que non. M. *Eynard* lui demanda si c'était celui de Louis XV , même réponse ; enfin , après plusieurs questions évasives , M. *Eynard* lui demanda si c'était celui de Louis XIV, elle répondit très-bien , par un signe approbatif de la tête , que oui. M. *Eynard* voulant ensuite s'assurer si les cataleptiques lisent réellement dans la pensée des personnes qui sont auprès d'elles , lui demanda si elle pouvait désigner la personne qui avait fait ce dessin ; la malade répondit , par un signe approbatif , que oui ; alors M. *Eynard* lui fit plusieurs questions évasives , et lui demanda enfin si c'était lui qui l'avait fait , elle lui fit signe que oui. M. *Eynard* se récria , en disant qu'il ne savait pas

dessiner ; la malade haussa les épaules , et plus M. *Eynard* s'en défendait , plus les gestes d'improbation étaient grands. Enfin , M. *Eynard* lui demandant avec quoi il avait fait ce dessin , puisqu'il ne savait pas dessiner , la malade , par un signe de tête et avec la main , lui montra une machine électrique avec laquelle on l'électrisait , et qui était sur une table auprès de son lit. On juge assez quel dut être l'étonnement de M. *Eynard* , à qui cette expérience venait de prouver que les cataleptiques lisent dans la pensée , puisque la malade n'avait pu savoir autrement qu'il avait fait ce dessin , et connaître le moyen qu'il avait employé pour le faire.

5.° La répétition des expériences de notre Auteur par quelques médecins pratiquant dans différentes villes , tels que le professeur *Fouquet* à Montpellier (1) , le docteur *Castin*

---

(1) Nous étions sur le point de quitter Montpellier , après y avoir terminé nos études de médecine , il y a huit ans , lorsque le secrétaire du professeur *Fouquet* , nous parlant d'une cataleptique arrivée dans cette ville , et que ce professeur traitait , nous demanda à emprunter un petit Ouvrage ou mémoire que notre Auteur avait publié sur cette maladie (a) , et dont nous avions

(a) Il en parle dans la préface de l'Ouvrage à la tête duquel notre Notice est placée.



à Montélimar, un ami du docteur *Ricateau* à Saint-Étienne. Une observation faite par *M. Lamothe*, médecin à Bordeaux, et qu'il a envoyée à notre Auteur, n'est qu'une catalepsie-hystérique compliquée de somnambulisme ; mais *M. Lamothe* n'ayant aucune connaissance de cette variété de catalepsie (1), n'a pas eu l'idée de s'assurer du transport des

---

parlé à quelques professeurs et à plusieurs de nos disciples. Nous le lui donnâmes ; et quelques jours après, étant à la veille de notre départ, il nous dit avec un air de surprise, que ce professeur avait déjà répété et reconnu la réalité de plusieurs observations consignées dans cet Ouvrage.

La cataleptique que traitait alors le professeur *Fouquet*, est probablement celle dont parle le professeur *Dumas*, dans un aperçu physiologique qu'il a publié sur la transformation des organes du corps humain. Voyez ce qu'en dit ce savant dans le n.° cxiii, p. 77, 11.° année, du journal général de médecine, etc. (rédigé par *M. Sédillot*,) dans lequel cet aperçu a été inséré.

(1) *M. Lamothe* avait bien connaissance des phénomènes que présente la catalepsie-hystérique essentielle, par la réimpression du petit Ouvrage ou mémoire que notre Auteur avait publié sur cette maladie, comme nous venons de le dire ; mais il ne connaissait aucune de ses variétés, parce que notre Auteur les donne seulement dans l'Ouvrage à la tête duquel notre Notice est placée, et dont *M. Lamothe* n'a pu avoir connaissance.

sens à l'épigastre. On verra cette observation, dans l'Ouvrage, page 277, où notre Auteur l'a consignée.

Une famille de Lyon très-estimable et très-respectable, la famille T\*\*\*, a un neveu à Toulouse encore enfant, et cataleptique depuis deux ou trois mois. Nous ignorons l'espèce de catalepsie dont il est atteint, mais on ne peut douter, par quelques détails qu'on a donnés à la famille sur sa maladie, qu'il ne soit réellement cataleptique. Cet enfant, au moment de l'invasion d'un accès, interrompt la phrase qu'il a commencée, et la termine au moment où l'accès vient à cesser. Ses membres conservent l'attitude qu'on leur donne. Il prédit le moment de l'invasion et de la terminaison de ses accès, indique quelquefois les moyens qui peuvent le soulager, va, dans ses accès, ramasser de petites boules qu'il fait rouler dans l'appartement, en appliquant l'extrémité de ses doigts sur les lignes qu'elles ont décrites dans leur mouvement; et en les suivant ainsi; le sens de la vue étant entièrement perdu pendant l'accès. Ainsi nul doute que cet enfant soit cataleptique. La famille dont nous venons de parler était dans la plus grande incrédulité touchant les phénomènes

nomènes que présentent la *catalepsie-hystérique*, et dont plusieurs personnes, notre Auteur entre autres, lui avaient parlé. Il est inutile de dire que la maladie du petit neveu l'a entièrement convaincue de leur réalité. Elle nous a priés de lui donner un exemplaire de l'Ouvrage dont nous parlons, pour l'envoyer aux médecins qui traitent le petit malade, afin qu'ils pussent répéter les expériences qui y sont consignées, employer le traitement indiqué, faire un Mémoire de leurs observations, le signer et nous l'envoyer. Nous regrettons qu'ils aient reçu depuis trop peu de temps cet Ouvrage, pour qu'ils aient pu terminer leur mémoire; nous l'aurions joint avec plaisir à notre Notice; mais enfin nous le ferons connaître.

Nous venons de voir que le raisonnement et les faits concourent à prouver la réalité des phénomènes que présente la *catalepsie-hystérique*. La marche que notre Auteur a suivie dans leur exposition, était la meilleure ou la plus naturelle; c'était d'exposer ces phénomènes selon l'ordre que sa sagacité et le hasard (1) les lui ont fait découvrir, et

---

(1) Notre Auteur avoue avec modestie) ce qui est

de faire connaître en même temps à ses lecteurs les circonstances qui ont donné lieu à leur découverte. La plupart des conjectures qu'il donne sur les causes de ces phénomènes, sont aussi bonnes qu'elles peuvent l'être selon l'état de nos connaissances ; mais quelques-unes paraissent trop forcées, et notre Auteur a trop étendu l'usage de l'analogie. Au reste, c'est un reproche que plusieurs médecins, *Barthez* entre autres, ont fait à *Hippocrate*. « Il a été induit en erreur, dit » *Barthez*, en étendant trop l'usage de l'*analogie* ; de cet instrument qu'il a employé » le plus souvent avec tant d'habileté et de » succès (1)... Tel est le sort, ajoute-t-il, » des inventeurs dans tous les genres de » connaissances, qu'ils ne peuvent guère » échapper à des erreurs.... etc. » Au reste, ces erreurs bien constatées ne sont pas sans utilité ; ce sont autant d'écueils qu'évitent les savans dans la recherche de la vérité ; et si, comme l'a dit l'aimable et savant Auteur des entretiens sur la pluralité des mondes (*Fontenelle*), ce n'est souvent qu'après avoir

---

rare chez les auteurs) qu'une sorte de hasard a tout fait. Voyez la page 49 de son ouvrage.

(1) Discours sur le génie d'Hippocrate, page 25.

parcouru tous les sentiers de l'erreur qu'on trouve celui de la vérité, elles sont autant de sentiers de moins à parcourir.

Ces erreurs et des théories imparfaites ont aussi conduit à d'heureux résultats ; c'est ainsi que notre Auteur a trouvé, d'après ses conjectures sur les causes de l'attraction et de la répulsion animale, le moyen de fixer dans leurs lits ou sur des chaises, deux somnambules cataleptiques, sans les garrotter d'aucun lien : « et ce ne serait pas la » première fois, dit-il lui-même, (page 312 » de son Ouvrage) qu'une théorie impar- » faite, fondée néanmoins sur des faits cer- » tains, aurait conduit à d'heureux résul- » tats. »

Nous terminons ici nos réflexions sur le dernier Ouvrage du docteur *Petetin*, en observant que le style en paraîtra par fois précieux ; on trouvera même quelques expressions impropres ; et l'Auteur a mis dans la bouche d'une ou deux de ses cataleptiques, des dialogues qui pourront paraître, dans leur genre, donner prise, jusqu'à un certain point, aux traits lancés par *Molière* dans ses *Femmes savantes* et ses *Précieuses ridicules* ; mais ce sont de légères taches que le mérite

et l'importance de l'Ouvrage ont bientôt fait oublier. Si l'on trouve quelques négligences dans le style, on peut assurer qu'il est vif, enjoué, et qu'il offre souvent beaucoup d'agrémens. La manière dramatique avec laquelle l'Auteur produit sur la scène ses malades, les interlocuteurs, et se produit lui-même, répand sur le corps de l'Ouvrage beaucoup d'ame, de chaleur et de vie.

Si nous considérons à présent notre Auteur comme médecin-praticien, nous trouverons en lui un Docteur dont la pratique fut des plus heureuses. Ses grands talens le rendirent digne de briller sur le théâtre de la capitale, où il eût probablement éclipsé, comme praticien, les premiers médecins de cette ville. Nous disons comme praticien, parce que son érudition n'était pas des plus étendues, mais elle était bien choisie, et conforme à la réflexion judicieuse de *Montaigne* : « Je ne m'enquiers pas, dit ce philosophe, du plus savant, mais du mieux » savant. » Un médecin dont la pratique est très-nombreuse, a nécessairement moins de temps à donner à l'étude du cabinet, que celui qui pratique moins ou peu, et qui, au lieu de lire dans le livre de la nature, sur-

charge sa tête d'une foule d'auteurs, de vains systèmes ou de folles hypothèses, qui certainement n'en feront jamais un bon praticien. Ainsi nul doute que ceux qui ont un certain luxe d'érudition ne le soient rarement. Entre un grand nombre d'exemples que nous pourrions rapporter, nous nous bornerons à en citer un récent; c'est celui de *Barthez* qui, de nos jours, a étonné les savans par la vaste étendue de ses connaissances et de son érudition, qui a été, sans contredit, le plus érudit des médecins français de son temps; mais il ne fut que médiocre praticien, quoiqu'il ait fait des cures brillantes: c'est le jugement qu'en ont porté des praticiens habiles, très-capables de le bien juger.

Le docteur *Petetin* dut ses grands succès en médecine-pratique, succès qui l'ont fait placer, avec ses collègues *Vitet* et *Gilibert*, au premier rang des praticiens français, 1.<sup>o</sup> à un exercice de cet art entièrement fondé sur des faits pratiques ou propres à l'art, et non puisés dans des sciences étrangères, mais dans les écrits des meilleurs praticiens et dans ses propres observations; faits qu'il avait nécessairement bien coordonnés ou bien classés dans son esprit.

2.° A un tact exquis (1), tact que l'on perfectionne par l'exercice et l'expérience, mais que la seule nature donne. Il fait saisir les espèces, les variétés des maladies, et les nuances que présente chacune de ces variétés; nuances dont la connaissance est absolument nécessaire, parce qu'elles exigent, comme on sait, des modifications dans le traitement. Il fait aussi saisir les diverses complications des maladies, qui se combinent deux à deux, trois à trois, quatre à quatre, etc. et les divers degrés d'intensité de chacune de celles qui entrent dans la complication; intensité dont la connaissance est indispensable pour les traiter selon l'ordre de leur gravité ou de leur importance.

3.° Il dut ses grands succès à une connaissance profonde de la marche, des mouvemens de la nature dans chaque espèce de

---

(1) Le mot *tact* est, comme l'on sait, une expression figurée; c'est une grande sagacité à bien saisir, bien voir les faits et leurs nuances, à en voir même qui échappent à ceux qui ne l'ont pas. Mais comme la perception des faits se réduit à des sensations, et que les sensations sont dues au tact, en prenant ce mot dans toute son extension, cela a sans doute fait donner à cette sagacité le nom de *tact*.



maladie ; connaissance absolument nécessaire pour en distinguer les temps, parce qu'ils exigent souvent des médicamens de vertus différentes, et assez souvent opposées ; car on sait que tel médicament qui est nécessaire dans plusieurs espèces de maladies, au commencement, pourrait être, serait même assez souvent mortel ou du moins nuisible à la fin, et réciproquement.

4.° Il dut enfin ses succès à sa rare sagacité à bien saisir l'état des forces dans une maladie ; état dont la connaissance est indispensable pour changer leur direction, lorsqu'elle est vicieuse ; les réprimer, lorsqu'elles sont trop exaltées ; les exalter, lorsqu'elles sont trop faibles ; lever les obstacles qui les oppriment, lorsqu'elles ne sont qu'opprimées, et que leur faiblesse n'est qu'apparente.

Voici le jugement que porte de notre Auteur le docteur *Vitet*, dans une lettre qu'il nous a écrite.

PARIS, le 14 Mars 1808.

Monsieur et cher Collègue,

« Le père le plus chéri et le plus digne de  
 » l'être, n'est plus pour vous ; la mort l'a en-

D 4

» levé impitoyablement à tous ses amis : là  
 » seule consolation qui nous reste , c'est  
 » d'avoir sans cesse présentes à l'esprit ses  
 » vertus et ses rares qualités.

» Dès ses premiers pas dans la carrière de  
 » la médecine, il ne s'effraya point des nom-  
 » breux obstacles qu'il avoit à surmonter  
 » pour acquérir la gloire dont il a joui si  
 » long-temps. Il fallait triompher de la secte  
 » des *Purgons* et des *Emétiseurs* : que de  
 » travaux et de constance ne leur opposa-t-il  
 » pas ! L'expérience, l'observation et l'étude  
 » des grands maîtres furent ses seuls guides.  
 » La plupart des praticiens de ce temps-là  
 » n'étaient pas faits pour lutter contre lui ;  
 » toute leur science consistait à reconnaître  
 » pour principes des maladies la présence  
 » de matières impures dans les premières  
 » voies , parce qu'ils trouvaient toujours sur  
 » la langue les signes si trompeurs d'impu-  
 » reté supposée. Ce faux principe admis , ils  
 » ne pouvaient s'empêcher d'émétiser et de  
 » purger..... » Plus loin il dit : « Oui, il était  
 » heureux , parce que ses succès ne dépen-  
 » daient pas du hasard ; il les devait aux  
 » vastes connaissances qu'il avait acquises ,  
 » à un jugement aussi prompt que juste , à

» la facilité qu'il avoit de bien distinguer les  
 » espèces des maladies, de les débrouiller  
 » au milieu de leur complication, et d'ap-  
 » pliquer à temps les moyens les plus pro-  
 » pres à vaincre les obstacles que la nature  
 » peut éprouver dans son travail pour la coc-  
 » tion et pour la crise. Que tous les jeunes  
 » praticiens s'empresent de le prendre pour  
 » modèle ; s'ils veulent exercer leur art avec  
 » honneur et désintéressement..... etc. »

Le docteur *Petetin* partageait, comme on vient de le voir, l'opinion de son collègue, et voyait avec peine le grand abus que l'on fait journellement des émétiques et des purgatifs (1), abus qui donne lieu à un grand

---

(1) Rien de plus fréquent, en effet, que l'abus que l'on fait de leur emploi. Les *purgons* par caractère, les *purgons* par système, les *empiriques*, les *charlatans*, les *routiniers*, les *ignorans*, les *polypharmaceutes*, la tourbe immense des *demi-savans* en médecine, ou des *médicastres*, et même beaucoup de médecins instruits, émétisent et purgent presque sans cesse dans leur pratique. Il y a trois ou quatre ans, qu'étant allé chez M. *Sédillot*, rédacteur, comme on sait, du *Journal général de médecine*, etc. à Paris, nous y trouvâmes un jeune médecin fort instruit, l'un des co-rédacteurs de ce journal. Nous parlâmes médecine avec ce dernier ; il voulut nous soutenir que pres-

nombre de maladies chroniques, et enlève chaque jour, à la société, des milliers de

---

que toutes les maladies étaient gastriques ou compliquées de gastricité, citant entr'autres autorités celles de *Stoll*, de *Baglivi*, ( de cet illustre médecin enlevé trop tôt à l'art ) et nous avouant qu'en montant les degrés pour aller voir un malade, il était si sûr de trouver de la gastricité, qu'il pensait à l'émétique, et composait d'avance sa formule purgative.

Le plus grand nombre des officiers de santé de la campagne, si vous en exceptez les vésicatoires, les cautères, les sétons, les émétiques, les purgatifs, la saignée, et quelques formules ( qu'ils prescrivent au hasard ), ne savent rien. Beaucoup de médecins de villes ont de plus des mots, quelques systèmes dans la tête, ou beaucoup d'idées creuses : un petit nombre a des idées plus solides ; mais, excepté quelques-uns de ceux-ci, tous les autres s'accordent en ce point, qu'ils émétisent, purgent et repurgent sans cesse, comme à l'envie ou à qui mieux mieux. Cependant, ils devraient savoir ou ne pas oublier, 1.° que les causes déterminantes essentielles des *dix-neuf vingtièmes* ou de la plupart des maladies, sont dans les secondes voies ; qu'elles affectent les viscères, le système nerveux, les glandes, le tissu des muscles, le tissu cellulaire, les membranes, etc. ; 2.° que la nature, lorsqu'elle est heureusement livrée à elle-même, ou lorsque sa marche n'est pas troublée, expulse les principes matériels de ces maladies, ( en grande partie par l'expectoration, lorsqu'ils affectent l'organe pulmonaire )

victimes, les circonstances qui exigent leur emploi étant beaucoup moins fréquentes

---

par les sueurs, par la transpiration insensible, par les urines, très-rarement et seulement en partie par les selles, parce que cet émonctoire est moins immédiat et le moins propre à leur livrer passage. Ainsi ils devraient savoir ou ne pas oublier que la matière de la transpiration insensible, par exemple, qui produit un si grand nombre de maladies ( et il ne faut que lire, pour s'en convaincre, la *Statique* de *Sanctorius* ), est toujours expulsée par les urines, et sur-tout par les sueurs et la transpiration insensible. Parce que les voies urinaires, la transpiration insensible, les sueurs ou la peau, livrant passage aux substances hétérogènes, aux substances nuisibles qui sont dans la masse du sang, le tissu cellulaire des organes, etc. dans l'état de santé, il est tout simple qu'elles servent aussi d'émonctoire aux principes morbifiques qui, dans l'état de maladie, se trouvent dans les parties que nous avons désignées. L'ignorante frénésie de purger est donc meurtrière, ou du moins plus ou moins pernicieuse ou funeste, en troublant la marche, les mouvemens, les efforts de la nature, en sollicitant, appelant, dirigeant ses efforts vers les intestins, et leur donnant ainsi une direction vicieuse et opposée à ce qu'elle devrait être. Il faut ajouter à cet effet pernicieux, ceux de produire une impression irritante sur les intestins et tout le système nerveux, sur-tout des personnes délicates, mobiles, nerveuses par tempérament ou accidentellement, et sur-tout de décider une plus ou moins grande débilité

qu'on ne le pense vulgairement. Il était donc très-réservé dans cet emploi , et sa pratique

---

des organes digestifs et de toute l'économie. Ces causes réunies produisent, tous les jours, les plus pernicious effets dans l'exercice de l'art; c'est par elles que nous avons vu périr un grand nombre de malades. 3.° Ils devraient savoir ou ne pas oublier que les affections gastriques bien décidées, sont beaucoup plus rares qu'un enthousiasme aveugle pour quelques ouvrages modernes (a), ne le fait avancer inconsidérément. 4.° Que les émétiques sont souvent nuisibles, même dans ces maladies, par le grand nombre de contre-indications qui proscrivent leur emploi. 5.° Que l'on voit très-souvent ces affections se dissiper par l'usage bien dirigé des choses improprement appelées *non naturelles*, comme l'exercice, un régime approprié, un air sain, une température convenable, la distraction, l'emploi de quelques toniques doux, apéritifs, des amers. 6.° Qu'attaquer ces affections par de tels moyens, c'est agir avec sûreté et en combattre la cause, qui est, le plus souvent, une débilité des organes digestifs, tandis que les émétiques et les purgatifs n'agissent que sur l'effet, et laissent subsister la cause. 7.° Que les émétiques se trompent très-souvent, en voyant un vomissement bilieux, et croyant avoir expulsé de l'estomac

(a) Les vues théoriques et pratiques de ces écrits ne sont que trop rigoureusement ou plutôt servilement adoptées et suivies par la plupart des praticiens, dont les neuf dixièmes, comme l'a fort bien dit le docteur Pinel (Nos. philos. deuxième édition, tome 1, p. 55), marchent automatiquement sur les traces des hommes d'un grand nom.

a été des plus heureuses. Ainsi, il regardait son art comme le plus sublime et le plus

---

une bile qui n'y était réellement pas, mais qui a été exprimée du foie et refoulée dans l'estomac par une vive compression de son viscère sécréteur, produite par les contractions fortes du diaphragme et des muscles abdominaux (a) dans les violens efforts de vomissement. C'est ce que d'habiles praticiens ont fréquemment observé chez des victimes des *émétiso-purgons*; c'est ce que nous avons aussi observé chez de semblables victimes, et ce que nous avons récemment éprouvé sur nous-mêmes, qui sommes bien éloignés d'être bilieux, n'avons jamais présenté le moindre symptôme d'affection bilieuse, étant d'un tempérament sanguin-pituiteux-nerveux. Nous avons eu, dans la maladie que nous venons d'éprouver, des vomissemens purement spasmodiques, qui ont été quelquefois répétés dans la même heure : ces vomissemens n'ont expulsé qu'un peu de suc gastrique (ou liqueur sécrétée par les glandes de l'estomac, et qui doit y être), lorsqu'ils ont été modérés, mais quelques gorgées de bile lorsqu'ils ont été violens, et qu'ils ont été accompagnés

(a) Si *Borelli* a calculé que la force de pression qu'il suppose être produite par l'action des muscles du bas-ventre et du diaphragme pendant la digestion, est égale à un poids de deux cent soixante-un mille cent quatre-vingt-six livres; si *Wrain-Wright* l'a évalué à deux cent soixante mille; *Fracassini* à cent dix-sept mille quatre-vingt-huit livres; *Pitcarn* à douze mille neuf cents; on ne doit pas s'étonner, même en retranchant beaucoup de ce calcul, de la forte compression que doit éprouver le foie, pendant les fortes contractions des muscles dont nous venons de parler, dans les violens efforts de vomissement,

intéressant par l'importance et l'utilité de son objet , par l'étendue et la variété des connaissances qu'il exige ; mais il voyait avec amertume que cet art qui devrait être le plus utile , le plus précieux pour les hommes , parce qu'il indique les moyens propres à les conserver en santé , à calmer leurs souffrances , à accélérer , à assurer la guérison de leurs maladies , à les arracher à la mort , était cependant le plus meurtrier , par le grand nombre de victimes que fait journellement la tourbe immense des *médicastres* , des *ignorans* , des *routiniers* , des *émétiseurs* , des *polypharmques* , des *empiriques* , des *charlatans* et des *purgons* ; tandis qu'il s'en faut de beaucoup que les bons praticiens , toujours si peu nombreux , puissent compenser tout le mal que font les premiers. Les guerres ne sont ni continuelles , ni de très-longue durée ; assez souvent un bon général

---

d'une forte contraction du diaphragme et des muscles abdominaux. 8.° Que s'il existe en médecine des théories brillantes et sublimes , ce ne sont certainement pas ces idées grossières et mécaniques , si bien à la portée du peuple , de ceux qui ne voient dans le corps humain que des canaux ou un chaudron qu'il faut nettoyer ou récurer sans cesse.



termine par d'habiles manœuvres, une campagne en peu de temps et presque sans effusion de sang ; mais qui pourrait calculer tout le mal que fait chaque jour l'ignorance, et les milliers de victimes qu'elle envoie au tombeau ! C'est une vérité que le docteur *Gilibert*, dont l'art s'honore, a très-bien prouvée et développée dans plusieurs ouvrages où il en indique en même temps les causes, notamment dans ceux intitulés : *L'Anarchie médicale, ou la Médecine considérée comme nuisible à la société*, (Neuchâtel, 1772.) *L'Autocratie de la nature, ou Energie du principe vital pour la guérison des maladies externes ou chirurgicales, et internes, comme fièvres, inflammations, convulsions, douleurs, évacuations, etc.* (1785.)

Les bons praticiens étant si peu nombreux, il serait vivement à désirer qu'ils pussent loin leur carrière ; mais l'impitoyable mort ne faisant aucune distinction entre le mérite et l'ignorance, frappe les uns au milieu de leur course, et les autres à un âge qui n'est que rarement avancé.

Après le siège de Lyon, notre auteur avait accepté avec plaisir la commission de méde-

cin-inspecteur des hôpitaux civils et militaires des 6.<sup>e</sup> et 7.<sup>e</sup> divisions de l'armée du Rhin , pour dérober sa tête et celle de son fils au glaive sanglant de la terreur , qui immolait indistinctement tous les citoyens ; lorsque , arrivé à Dijon , il y fut atteint d'une fièvre putride-maligne des prisons , qu'il contracta en visitant un dépôt de prisonniers autrichiens que l'on avait entassés dans une église dont l'air ne se renouvelait point. L'abus que l'on fit des acides minéraux dans le traitement de sa maladie , détermina une telle irritation des intestins , qu'il survint une diarrhée qu'il a conservée assez long-temps. Il est plus que probable que cette irritation , en appelant et fixant sur les intestins un rhumatisme dont il était affecté depuis peu d'années , et en décidant ainsi des diarrhées rhumatismales qui ont reparu à différens intervalles , a été le germe de la maladie qui l'a conduit au tombeau.

Notre auteur fut guéri de ses diarrhées rhumatismales , moins par les médicamens , dont il n'aimait guère à faire usage , que par l'effet de la saison , de l'exercice et de sa bonne constitution. Il était dans sa soixante-troisième année , lorsqu'il fut frappé , de  
nouveau ,

nouveau , de la même affection. Pour cette fois , la maladie étant fortement décidée , et l'énergie de la nature n'étant plus la même , notre auteur , plein de confiance par l'expérience du passé (1) , ne faisant rien pour combattre le principe rhumatismal , et loin d'observer un régime convenable , n'en suivant qu'un mauvais , mais plus adapté à ses goûts , se bornant à un vésicatoire au bras et à calmer ses douleurs , a été enfin emporté par cette longue et cruelle maladie , après une année et six mois de souffrances , et être arrivé au dernier degré d'un marasme effrayant , l'inflammation lente qu'avait décidée l'âcre rhumatismale , ayant enfin déterminé l'ulcération.

Un savant qui a une longue habitude des travaux du cabinet , ne saurait être oisif , même pendant le cours de la maladie qui

---

(1) Cela est si vrai , que , l'engageant à ne point se négliger , il nous répondit qu'il avait été guéri de semblables affections sans aucun médicament , et sans rien changer à son régime , prenant autant de vin , de café , de liqueurs que de coutume. Mais les temps ne sont plus les mêmes , dites-nous. Cela est vrai , répondit-il. Cependant cette observation n'a produit aucun effet.

doit le conduire au tombeau, si cette maladie n'altère pas ses facultés intellectuelles, et lui en laisse le libre usage. C'est le cas où s'est trouvé le docteur *Petetin* : sa maladie n'ayant point été de nature à affecter ces facultés, mais seulement son caractère, qui l'a été sensiblement par l'irritation (*g*) forte qu'elle avait décidée dans tout le système nerveux, il n'a cessé, pendant l'absence de ses douleurs, de se livrer à la lecture ou d'entendre celle que nous lui faisons, de travailler à la terminaison de son dernier ouvrage, de donner des consultations aux personnes qui venaient le trouver à la campagne où il s'était retiré depuis quelques mois pour sa santé, de recevoir enfin les visites de ses amis, auxquels il récitait dans l'occasion, comme *Wan-Swieten* sur la fin de sa carrière (1), des tirades de deux cents vers de son choix, de poètes anciens et modernes, tellement sa mémoire était peu altérée.

Pendant la Société de médecine, même au milieu des travaux qui l'illustrent et l'ho-

---

(1) Voyez l'éloge de *Van-Swieten*, prononcé, en 1775, à l'académie royale des sciences, par de *Sonchy*, son secrétaire.

norent , ne pouvait oublier un Président qui contribua , pendant plusieurs années , à en faire l'ornement et la gloire. Elle lui fit adresser , par son secrétaire , la lettre suivante.

LYON , le 4 Décembre 1807.

« Monsieur le Président ,

» La Société vient d'apprendre avec bien  
» des regrets, que votre santé ne vous permet  
» pas de lui procurer l'avantage de vous pos-  
» séder quelquefois dans son sein. Elle me  
» charge de vous témoigner toute la part  
» qu'elle prend à l'état pénible qui vous  
» retient à la campagne ; et si ses vœux les  
» plus sincères pour votre rétablissement  
» peuvent vous faire oublier quelques-unes  
» des souffrances inséparables de notre frêle  
» humanité , à une époque de la saison qui  
» fatigue tous les êtres vivans ; daignez  
» croire, Monsieur le Président, qu'elle les  
» porte au ciel avec toute la ferveur des  
» ames pieuses , qui attendent de sa clé-  
» mence et de sa générosité , la santé d'un  
» père, d'un ami , d'un savant digne de tous  
» ses éloges et de toute sa tendresse. »

E 2

Notre auteur a répondu à cette lettre par celle-ci :

« Messieurs et très-chers Collègues,

» J'ai reçu , avec la plus vive reconnais-  
» sance , l'expression des sentimens affec-  
» tueux que la Société de médecine a chargé  
» M. son Secrétaire général de me faire  
» parvenir. Cette lettre, aussi touchante que  
» flatteuse, me rattache à la vie, malgré tous  
» mes efforts pour rompre tous les liens qui  
» ne me la rendent, hélas ! que trop chère :  
» et quoi qu'il arrive, mes derniers vœux  
» seront pour la gloire et le bonheur des  
» membres qui la composent. »

Cependant, sa maladie prenant un caractère effrayant, on l'engagea à se laisser transporter à la ville, où le voisinage d'une rue bruyante, dont son sommeil a été souvent troublé, un air moins pur, des visites continues, des formalités pénibles, auxquelles il répugnait, ont peut-être contribué à hâter sa fin, et lui ont fait regretter le séjour de la campagne où il jouissait de beaucoup plus de repos. Ce repos lui laissait plus de loisir pour surveiller l'impression de son dernier Ouvrage, et se livrer à ses méditations.

Il goûtait singulièrement la prière que fit ; au lit de mort, *Aristote*, ce prince des philosophes de l'antiquité (1). La voici : *Nudus*

---

(1) Nous appelons *antiquité* les temps les plus reculés auxquels nous puissions remonter, à l'aide de l'histoire et de la tradition, et où nous plaçons les *Mèdes*, les *Perses*, les *Chaldéens*, les *Phéniciens*, les *Assyriens*, les *Babyloniens*, les *Egyptiens*, et les *Chinois*. Mais il s'en faut de beaucoup que ce soient là les premiers temps ; et, comme l'a dit le philosophe *Fontenelle*, « la terre est une vieille coquette qui cache son âge. » Cependant, plusieurs faits géologiques s'accordent à lui donner une très-grande antiquité ; c'était l'opinion de *Dolomieu*, ce célèbre minéralogiste qui a tant observé le globe. C'est aussi ce que l'on peut voir dans des ouvrages de géologie récents, tels que ceux de *Saussure*, de *J. C. Delamétherie*, de *Faujas de St-Fond*, etc. Des périodes astronomiques, trouvées chez les Indiens, transmises aux Chaldéens, aux Egyptiens, et qui ont exigé un très-grand nombre de siècles d'observations, prouvent une grande antiquité de la terre et l'existence de peuples très-anciens, qui ont été perdus dans la nuit des temps. ( Voyez *Bailly*, histoire de l'astronomie ; l'astronomie de *Lalande*, nouvelle édition. ) Des zodiaques trouvés dans des temples égyptiens, par les savans qui ont fait le voyage d'Égypte, et qui indiquent, par le *lotus* (a) qui couronne un de leurs signes, le temps du débordement du Nil à l'époque où ils ont été

(a) Plante qui croît abondamment sur les bords du Nil.

*veni, dubius vixi, quò vadam nescio: entium, miserere mei.* Ce qui veut dire : *Je suis venu nu sur cette terre, j'y ai vécu dans le doute, je ne sais où je vais : Être des êtres, ayez pitié de moi.* Notre auteur, comme nous le disons, goûtait singulièrement cette prière ; il en parlait quelquefois pendant sa maladie, en ajoutant qu'elle en valait bien une autre, quoi qu'en puissent dire les professeurs de toutes les sectes. C'est ce dont ce dernier Ouvrage fait foi ; il la rapporte, p. 339, en l'accompagnant de la même réflexion.

Les liens de l'amitié furent pour lui les plus difficiles à rompre ; il ne vit dans la mort, comme presque tous les grands hommes, qu'une loi générale et irrévocable à laquelle tous les êtres vivans sont soumis, qu'un tribut, en un mot, qu'il faut payer à la nature. Le sage ne se désespère pas, et ne se roidit pas contre une loi que tant d'êtres

---

sculptés, indiquent aussi, par l'effet de la précession des équinoxes qui a déterminé une transposition de sept signes, une époque reculée, qui date d'à-peu-près quinze mille ans. (Voyez *Denon*, voyage en Egypte, ouvrage dans lequel il a recueilli et consigné les observations des savans qui ont fait avec lui ce voyage.)



vivans subissent comme lui, mais il s'y soumet sans murmurer (1) ; aussi peu de

(1) « La mort serait toujours heureuse, a très-bien » dit *Barthez*, si les hommes ne voyaient dans cet » état qui doit terminer la vie, qu'un tribut qu'ils doi- » vent à la nature, suivant l'ordre établi par son Au- » teur. Mais ils sont détournés trop souvent de cette » vue simple et courageuse, par divers usages qui ex- » citent vicieusement l'imagination et la sensibilité des » mourans : de sorte qu'on peut dire que les institu- » tions humaines ont corrompu, pour les hommes, » jusqu'au bien de mourir. » ( *Nouv. élém. de la science de l'homme*, 2.<sup>e</sup> édit. tome 2, page 356. )

« Les erreurs d'une raison défaillante, a dit aussi » *Cabanis*, ou d'une sensibilité qu'on égare, en la di- » rigeant vers des objets imaginaires, peuvent seuls, » à ce moment ( l'agonie ), empêcher de goûter la » mort comme un doux sommeil, = un repos que la » nature ménage à tous les êtres, comme une nuit » calme après un jour d'agitation. » ( *Rapp. du phys. et du moral de l'hom.* 2.<sup>e</sup> édit. pag. 303 et 512. )

*Bacon* regardait l'art de rendre la mort douce (a), comme le complément de celui d'en retarder l'époque. Ce grand homme voulait, dans ses vœux de perfectionnement général, que l'art réunît toutes ses ressources pour améliorer notre dernier terme, comme un poète dramatique rassemble tout son génie pour embellir le dernier acte de sa pièce. En un mot, il pensait que la vie ne peut être entièrement heureuse,

(a) Ce qu'il appelle l'*euthanasie*.

personnes ont été aussi résignées que le fut notre auteur, et il est mort dans le plus grand calme, le 27 février 1808, âgé de 64 ans, ayant toute sa tête, qui n'a commencé à se troubler que 15 à 20 minutes avant sa fin, encore ce trouble a-t-il été produit, du moins en partie, par l'action du laudanum. Il s'était sans doute déterminé, la nuit où il a succombé, à mourir dans une torpeur, un sommeil artificiel, afin de se dérober à des douleurs cruelles; en effet, il nous a priés d'augmenter et de réitérer la dose de laudanum de quatre en quatre heures. Cette demande a été inutile; il est mort une heure et trente minutes après la première prise.

Notre sage exerça son art avec une noblesse et un désintéressement bien rares: non-seulement tous ses malades en agissaient très-librement avec lui ou comme ils voulaient; il donnait même à ceux auxquels la misère ne permettait pas de se procurer les médicamens ou les alimens qu'il leur avait prescrits.

---

que lorsqu'on saura les moyens de donner à ses derniers momens le caractère paisible et doux que, sans nos erreurs de régime et nos préjugés, ils auraient peut-être presque toujours naturellement. (*Historia vitæ et mortis.*)

Il joignait aux qualités qui constituent un savant, un praticien d'un rare mérite, toutes celles qui font le charme, les délices de la société, savoir: beaucoup d'amabilité, d'imagination, d'esprit et de goût, et une très-grande douceur dans le caractère. Son esprit, son goût exquis, et la richesse de son imagination, lui firent composer, dans différentes maladies dont il fut atteint, et dans d'autres circonstances, de très-jolies pièces de vers qui annoncent qu'il n'eût pas été moins grand poète qu'il fut grand médecin, s'il eût cultivé les muses.

Toutes les qualités de son cœur et de son esprit, et les grands services qu'il rendit à la société par son art et ses talents, lui acquirent généralement l'estime de ses concitoyens et lui firent presque autant d'amis que notre vaste cité renferme d'habitans : aussi des regrets publics, un deuil général ont-ils éclaté à sa mort. Le cortège funèbre qu'ont formé ses amis était immense, composé de citoyens de toutes les classes et des premiers Magistrats de notre ville ; ils ont donné des preuves non équivoques de leur zèle sincère, de leurs regrets amers, de leur douleur profonde, en accompagnant ses tristes restes jusqu'au

champ de repos ( 1 ), à près d'une lieue de la ville, malgré un temps affreux, qui, plus vieux et sombre, ajoutait à ce qu'avait de lugubre une cérémonie si imposante.

Repose en paix, ame vertueuse ! . . . . .  
Ah ! puissent les regrets de tes concitoyens, que tu consolais par ton aimable et douce philosophie, que tu arrachas à la douleur, à la mort, par l'art sublime que tu approfondis, parvenir jusqu'à toi, et te faire goûter encore la volupté la plus pure, te remplir des sentimens les plus délicieux que l'on puisse éprouver ! ce sont ceux que détermine le souvenir du bien que l'on a fait ; ils sont la plus juste, la plus douce récompense, le prix sacré de la vertu.

F I N.

---

(1) Les amis de l'estimable Docteur dont nous déplorons la perte, n'ont pu quitter une terre à laquelle ils venaient de confier sa dépouille mortelle, sans l'arroser de leurs larmes, sans rendre un dernier hommage aux talens et aux vertus de ce digne ami. Le docteur *Aimé Martin* en a retracé le souvenir avec une éloquence vive et touchante, qui a également satisfait tous les membres de cette auguste assemblée. Il a depuis, dans une séance publique de l'académie de Lyon, prononcé, le 23 août 1808, son éloge funèbre, au milieu des plus vifs applaudissemens de ses collègues et du public. M. *Franchet*, membre de la société de médecine de la même ville, et qui avait été chargé par cette société d'en prononcer un dans sa séance publique du 14 mai de la même année, l'a fait aussi avec un très-grand succès.

---

---



---

## N O T E S.

(a) *Page 7.* C'est, sur-tout, de la *théologie*, en général, que l'on peut dire ce que dit *Boerhaave*, dans un discours qu'il prononça sur l'utilité et même la nécessité de la connaissance des principes de la mécanique en médecine. « Celui » qui connaît bien la nature d'une chose, dit ce » grand homme, peut en raisonner sans se trom- » per ; mais celui qui s'embarque dans des » disputes sur des choses dont l'essence lui est » inconnue, plus il marche, plus il s'écarte de » la vérité, plus il multiplie les erreurs, plus il » s'embarrasse lui-même (1). »

Le fameux théologal *Charron*, avait dit : « Le » plus savant théologien ne connaît pas plus ou » mieux Dieu, que le moindre artisan. . . . . » Dieu, déité, éternité, toute-puissance, in- » finité, ce ne sont que mots prononcés en » l'air, et rien de plus à nous : ce ne sont pas » choses maniables à l'entendement humain. . . . » Si tout ce que nous disons et proférons de » Dieu était jugé à la rigueur, ce ne serait que » vanité et ignorance. Dont disait un grand et

---

(1) Voyez la préface du dict. de médéc. de *James*, page *CXXXIII.*

» ancien docteur, que parler de Dieu, même  
 » disant choses vraies, il est très-dangereux. »  
 ( *Des trois vérités, liv. 1, chap. 5.* )

« Les théologiens controversistes, dit *Bayle*,  
 » ne font autre chose que se contredire. *Bellar-*  
 » *min*, contre les enthousiastes, soutient que  
 » l'écriture est toute remplie de caractères de  
 » divinité ; mais contre les protestans il soutient  
 » qu'elle est obscure et qu'elle a besoin de l'au-  
 » torité de l'église. Un ministre, que je ne  
 » nommerai pas, soutient contre ceux de l'église  
 » romaine, que l'écriture est toute brillante de  
 » caractères de divinité ; contre *M. Pajon*, il  
 » tient un autre langage. » ( *Diction. histor. crit.*  
*deuxième édit. pag. 264.* )

C'est sur-tout ici que le précepte, *croyez et ne  
 raisonnez pas*, est nécessaire (1) ; aussi est-ce  
 dans les temps où il a été le plus violé, qu'il y a  
 eu le plus de mécréans (2), qu'il s'est formé,  
 chez les différentes nations, le plus d'hérésies,  
 de schismes, de sectes religieuses ; telles furent,

(1) Parce que rien n'est plus contraire que la *raison*, à ce  
 qui est opposé à la *raison*.

(2) *Takiddin*, auteur mahométan, disait que le calife *Al-*  
*mamon* avait troublé la dévotion des Musulmans par l'intro-  
 duction des études philosophiques (a). En effet, des docteurs  
 soutiennent que les philosophes Arabes ne suivaient le maho-

(a) *Sephadus* in comment. ad tograi poema, apud *Pocockium* notis  
 in specimen histor. arabum, pag. 166.

par exemple, celles des *Ariens*, des *Donatistes*, des *Manichéens*, des *Adamites*, des *Sociniens*, des *Gnostiques*, des *Valentiniens*, des *Marcionites*,

méisme qu'en apparence, et qu'ils se moquaient de l'Alcoran, parce qu'ils y trouvaient des choses contraires à la raison (a).

« Les plus habiles missionnaires de la Chine, dit le docteur » *Arnauld*, soutiennent que la plupart de ses lettrés ne sont » idolâtres que par dissimulation et hypocrisie, comme beau- » coup de philosophes payens qui adoraient les mêmes idoles » que le peuple, quoiqu'ils n'y eussent aucune créance, ainsi » qu'on peut voir par *Cicéron* et par *Sénèque* (b). »

« Les siècles les plus savans, dit *Baronius*, ont souvent été » les plus infidèles. Les *Aladinistes* n'ont paru que sous le » règne d'*Almansor*, qui fut le plus savant monarque de son » siècle ; et je ne trouve pas d'incrédules, d'athées chez nous » avant le règne de François premier, ni en Italie qu'après la » dernière prise de Constantinople, qu'*Argyropile*, *Théodore* » de *Gaza*, *George de Trebizonde*, avec les plus célèbres » hommes de la Grèce, se retirèrent auprès des ducs de Flo- » rence. » ( *Clavigny* de Ste. Honorine, discernement et usage des livres suspects, pag. 87. )

« Chassez l'ignorance, dit *Bayle*, vous faites tomber la » superstition et la sotte crédulité du peuple si fructueuse à » ses conducteurs, qui abusent après cela de leur gain pour » se plonger dans l'oisiveté et dans la débauche. » ( Ouvr. cité, pag. 283o. )

(a) *Tostatus*, in c. 23, ex. quest. 20. — *Calixtus* in disp. de verit. Religion. Christ. — *Averroë* disputante contr. destruction. *Al-gazelis*. — *Avicenna*, metaph. L. 9, c. 7. — *Annotata ad religionem Medici*, lib. 1, sect. 22, p. 146.

(b) *Arnauld*, cinquième dénonciation du péché philosophique, pag. 35. — Voyez aussi le père le *Gobien*, dans la préface de l'histoire de l'édit de l'empereur de la Chine. — *La Loubere*, relation de Siam, tome 1, pag. 514.



des *Pélagiens*, des *Cerdonites*, des *Picards*, des *Phrygistes*, des *Turlupins*, des *Caïnites*, des *Carpocratiens*, des *Mystiques*, des *Aëtiens*, des *Thomistes*, des *Augustiniens*, des *Congruistes*, des *Antinomiens*, des *Rigoristes*, des *Sabelliens*, des *Montanistes*, des *Bezaniens*, des *Scotistes* ou des *Réalistes*, des *Séthiens*, des *Trithéistes*, des *Puritains*, des *Iconoclastes*, des *Anti-Trinitaires*, des *Préadamites*, des *Mammillaires*, des *Précisistes*, des *Unitaires*, des *Zostrianus*, des *Mennonites*, de l'*Origenisme*, des *Molinistes*, des *Bourignons*, des *Quiétistes*, etc.; et telles sont celles des *Anabaptistes*, des *Anglicans*, des *Méthodistes*, des *Presbytériens*, des *Moraves*, des *Luthériens*, des *Dumplers*, des *Papistes*, des *Quakers*, des *Zwingliens*, des *Calvinistes*, des *Arminiens*, des *Jansénistes*, des *Flagellans*, des *Illuminés*, etc. parmi les chrétiens.

Telles furent celles de *Muscilema*, d'*Almotenabbi*, d'*Aswad*, de *Taliha*, des *Karmatiens*, etc.; et telles sont celles d'*Ali*, d'*Omar*, d'*Othman*, d'*Abu-Beker*, des *Ehlectahkihs*, des *Zindikites*, etc. chez les Mahométans.

Telles furent celles des *Mages*, des *Gymnosophistes*, des *Brachmanes*, des *Germanes*, des *Hylobiens* ou *Allobiens*, etc.; et telles sont celles des *Gaures*, des *Bramines*, etc. chez les Indiens.

Telles sont celles de *Lau-kyün*, de *Foe* ou

*Xaca* ou des *Bonzes*, de *Ju-kyau*, etc. dans la Chine.

Du *Syntos*, du *Budso*, du *Sindo* et du *Sinto* dans le Japon.

De *Fo*, de *Lanzo* ou *Lanthu*, dans le royaume de Tunquin, etc.

(*b*) Page 29. Le magnétisme produit, comme le dit notre auteur, la catalepsie et plus fréquemment le somnambulisme qui n'en est qu'une variété. C'est ce dont plusieurs mémoires qui ont été publiés sur le magnétisme, ne permettent pas de douter (1). M. A. L. de Jussieu, l'un des commissaires de la société royale de médecine, qui furent nommés par le roi pour faire l'examen du magnétisme animal, nous a assuré

---

(1) Voyez, entr'autres mémoires, ceux-ci : *Essai sur les probabilités du somnambulisme magnétique*, par M. Fournel. Le but de l'auteur est de familiariser les esprits avec les phénomènes du somnambulisme magnétique, en établissant leur analogie avec d'autres phénomènes très-connus et avoués par les médecins et les physiciens. — *Essai sur la théorie du somnambulisme magnétique*, par Mr. T. D. M.; c'est une suite naturelle du premier. — *Journal du traitement magnétique de la demoiselle N.*, par Mr. T. D. M., Londres, 1786; il a servi de base à l'essai sur la théorie du somnambulisme magnétique. — *Mémoires de Buzancy*. — *Du fluide universel*, etc. Paris, 1806. — *Essai sur l'histoire medico-topographique de Paris*, etc., par M. Menuret, an 13, pag. 170 et suiv. — *Questions du docteur Rhubarbini de purgandis*, adressées à MM. les docteurs chargés de l'examen, etc. Padoue, 1784, pag. 37 et suiv.

s'être

s'être convaincu, par différentes observations, que des magnétisés voyaient à travers les corps opaques ; mais comme le stupide vulgaire frappait des armes (si puissantes) du ridicule, le mesmerisme et ses sectateurs, par la raison qu'il ne le concevait pas, quoiqu'il croie à tant de choses qu'il ne conçoit pas mieux, les autres commissaires chargés par le roi de l'examen du magnétisme animal, craignant de s'exposer au ridicule, confondirent ce que le magnétisme avait de positif avec les impostures du charlatanisme, et n'osèrent faire leur rapport en sa faveur. *M. de Jussieu* eut seul le courage de bien examiner les faits et de dire la vérité dans un mémoire intitulé : *Rapport de l'un des commissaires chargés par le roi, de l'examen du magnétisme animal*, Paris, 1784. Ses collègues parurent aux yeux des sectateurs du mesmerisme et même à ceux de beaucoup de personnes sages, impartiales et éclairées, s'être laissé subjugué par l'envie d'humilier un étranger qui parut trop enthousiaste, par la prévention contre une découverte qu'ils n'avaient pas faite, et qui contrariait des opinions reçues, des préjugés académiques beaucoup plus difficiles à détruire que les autres, parce qu'ils sont plus travaillés. On les accusa de s'être refusés à faire et à recueillir des observations comparées de maladies traitées par le magnétisme et par les moyens ordinaires ; de n'avoir pas assez multiplié

et varié leurs expériences; de s'être empressé de tirer des conséquences trop générales de faits trop peu nombreux et trop incertains, d'en avoir altéré et même omis de favorables au mesmerisme, et certifiés par des personnes dignes de foi, tel que leur collègue *M. de Jussieu*; d'avoir enfin, exclusivement, attribué tous les effets du magnétisme à *l'attouchement*, quoiqu'il soit très-léger et même le plus souvent nul, à *l'imitation* et à *l'imagination*, quoiqu'il y ait beaucoup de preuves du contraire. (Voyez le rapport cité de *M. de Jussieu*. = *Observations sur les deux rapports de MM. les Commissaires nommés par le roi pour l'examen du magnétisme animal*, par M. D'Esilon, Paris, 1784. = *Analyse raisonnée des rapports des Commissaires chargés par le roi de l'examen du magnétisme animal*, par J. B. Bonnefoy, 1784. = *Supplément aux deux rapports de MM. les Commissaires de l'académie et de la faculté de médecine, et de la société royale de médecine*. = *Doutes d'un provincial, proposés à MM. les Médecins-Commissaires chargés par le roi de l'examen du magnétisme animal*. = *Observations adressées à MM. les Commissaires chargés par le roi de l'examen du magnétisme, sur la manière dont ils y ont procédé et sur leur rapport*, par un médecin de province, Londres, 1784. = *Examen sérieux et impartial du magnétisme animal*. = *Mémoires pour servir à l'histoire*

*et à l'établissement du magnétisme animal*, Londres, 1786. — *Lettre d'un Anglais à un Français sur la découverte du magnétisme animal, et observations sur cette lettre*, à Bouillon, 1784. — *Recueil des cures opérées par le magnétisme animal*, Leipsick, 1778. — *Nouvelles cures opérées par le magnétisme animal*, Paris, 1784.)

(c) Page 30. Nous ne parlons que de ce qu'il peut y avoir eû de vrai (1); car presque tous les

---

(1) Voyez les réflexions que MM. *Tardi-de-Montravel* et *Bachelier d'Agès*, ont publiées sur la clairvoyance instinctive des oracles, des sibylles et des prophètes. — Les nouvelles considérations de M. *Bouys*, sur la clairvoyance instinctive de l'homme, sur les oracles, sur les sibylles et les prophètes, etc. (vol. in-8.°, à Paris, chez *Dessenné* et *Debray*.) Son prospectus d'un ouvrage qu'il se propose de rendre public, et qui est intitulé : *Traité du magnétisme de l'homme, du somnambulisme magnétique, et de la clairvoyance instinctive qu'il procure* (a). Cet auteur, pour prouver qu'il s'est trouvé des hommes qui ont joui de ce qu'il appelle la *clairvoyance instinctive*, observe que quoique tous les auteurs Grecs et Romains conviennent que la plus grande partie des oracles et des sibylles étaient des imposteurs vendus aux rois, et qui prophétisaient dans le sens qui leur était ordonné, en un mot, qui *philippisaient*; cependant ils conviennent aussi qu'il s'est trouvé des rois philosophes qui ont éprouvé sérieusement les oracles, et qui ont reconnu, après les plus grandes épreuves (b), que quelques-uns méritaient la haute réputation qu'ils s'étaient acquise. Il cite les réflexions de *Bayle*, au sujet des prédictions d'*Angelo Cattho*, archevêque de Vienne en Dauphiné, sous Louis XI.

(a) Ce prospectus est suivi d'un discours sur le magnétisme, et des réponses à vingt objections; il l'a proposé par souscription.

(b) Les paragraphes III, IV, V, font mention de ces épreuves.

oracles furent le fruit de la politique des monarques, des princes et des grands, de leurs sollicitations, de leurs menaces, et toujours du charlatanisme des prêtres, sans cesse intéressés à tromper le crédule vulgaire. (Voyez, dans la dissertation de *Fontenelle* sur les oracles, quelques-uns des moyens qu'ils employaient pour cela.)

*Bayle* dit, avec raison, que *Tiresias*, honoré

---

Il cite aussi les prédictions de *Jeanne d'Arc*, qui, dans ce genre, sont ce que nous avons de plus authentique, puisqu'elles sont consignées dans trois procédures qui existent encore en original. Il cite encore les prophéties de la Bible, concernant la conversion de tous les Juifs parmi toutes les nations, sans pouvoir se confondre avec elles. Cet auteur, observant qu'il n'est plus nécessaire de recourir aux miracles, ni à l'intervention de Dieu ou du diable pour expliquer la cause des prophéties, les attribue à ce qu'il appelle une *clairvoyance instinctive*, semblable à celle des somnambules magnétiques (a). Il s'appuie, entr'autres autorités, de celle de *M. Cabanis*, qui avoue avoir rencontré des personnes qui, dans des maladies extatiques, avaient cette clairvoyance instinctive des somnambules magnétiques, et qui auraient fait d'excellentes pythonisses. Enfin, *M. Bouys* renvoie le lecteur à tous les ouvrages qui font mention de la clairvoyance instinctive des somnambules magnétiques, ouvrages qui sont actuellement en assez grand nombre pour éveiller l'attention des corps savans.

(a) Cette doctrine, que *M. Bouys* a développée, n'est point à lui, ni à *MM. Tardi-de-Montravel* et *Bachelier-d'Agès*, qui l'ont publiée avant lui ; mais elle appartient à *Mesmer*. Voyez *Mémoire de F. A. Mesmer, docteur en médecine, sur ses découvertes*. Paris, an 7, p. 58, 64 et suiv.

comme un Dieu à Orchomene, où il se rendit célèbre, pendant plusieurs siècles, par les oracles qu'il rendait, fut enfin réduit au silence, après qu'une peste eut désolé cette ville, soit parce que les directeurs de l'oracle périrent tous pendant la contagion, soit parce qu'on jugea qu'un Dieu, qui laissait désoler par la peste les habitans d'Orchomene, n'était plus capable de prédire l'avenir. (Dict. hist. crit. art. *Tiresias*.)

(d) Page 31. Nous disons *plusieurs*, car nous ne parlons pas des miracles opérés par des moyens physiques ou chimiques, et qui le seront toujours d'autant plus facilement, que l'ignorance et la stupidité du peuple seront plus grandes (1),

---

(1) On sait que *Roger Bacon*, par exemple, bien supérieur à son siècle par l'étendue et la variété de ses connaissances, étonna ses compatriotes par des phénomènes qu'il produisait à l'aide de la physique et de la chimie (a), et qui furent attri-

(a) Il a le premier introduit, selon *Freind*, la chimie en Angleterre, du moins a-t-il été l'un des premiers qui aient cultivé cette science chez cette nation, car il était contemporain d'*Albert le grand*. (Hist. de la Méd. tom. 3, page 26.) On ne peut douter qu'il n'ait connu la poudre à canon; car il dit: Que l'on peut imiter par art le tonnerre et les éclairs avec un mélange de soufre, de nitre et de charbon, qui, séparés, ne produisent aucun effet sensible, mais éclatent avec grand bruit lorsqu'on les mêle dans une proportion convenable, qu'on les enferme dans un lieu étroit et qu'on y met le feu. [*De speculis*, supplément n.º 5.] On a donc tort d'attribuer la gloire de cette découverte à *Barthol. Schwartz*. Il parle aussi d'une espèce de feu inextinguible artificiel, [*De secretis artis*, etc.] ce qui prouve qu'il a connu le phosphore ou le feu grégeois. Il n'y avait

mais des prédictions, des divinations, des prophéties, des guérisons de maladies, de l'espèce

bués à des causes surnaturelles, de sorte qu'il fut traité de magicien et emprisonné comme tel, quoiqu'il eût écrit avec beaucoup de force, contre les folles prétentions de ceux qui croient à la magie. « L'admiration, dit cet auteur, la fille de » l'ignorance et la mère de la magie, a enfanté la supersti- » tion et toutes les chimères dont une imagination déréglée » est capable. — La philosophie ou la connaissance de la na- » ture est seule capable de faire des choses que les ignorans » ne peuvent attribuer qu'à de véritables miracles. » (*De secretis artis atque naturæ operibus et de nullitate Magiæ.*) Il n'est souvent pas très-difficile de faire des choses que le vulgaire ignorant et superstitieux attribue à une puissance surnaturelle. On connaît le miracle du philosophe de Genève, on sait que *Vanini* a passé pour sorcier, parce qu'on trouva chez lui un crapaud dans une bouteille; et que l'on voulut faire brûler à Paris, comme ayant fait pacte avec le diable, les premiers imprimeurs qui apportèrent des livres dans cette capitale,

de son temps que cinq personnes [ dont lui et son disciple *Jean de Londres* étaient du nombre, ] qui fussent versées dans la science des mathématiques. Tous les autres, dit-il, en demeuraient à la cinquième proposition d'*Euclide*, et ne pouvaient aller plus avant. [*Specul. mathem.* pag. 12.] Ce qui fit qu'on appela, dans la suite des temps, cette cinquième proposition, *le pont aux ânes*. On ne saurait douter qu'il n'ait eu connaissance de la raréfaction de l'air et de la structure de la machine pneumatique. Son génie pénétrant lui fit si bien approfondir tous les secrets de la mécanique, qu'à l'imitation d'*Archytas*, qui inventa un pigeon fait de bois et qui volait, il fit un char volant. Il avait aussi l'art de donner du mouvement à des statues et de faire parler une tête de bronze ou de faire sortir de sa bouche des sons articulés. [*Freind* l. c. p. 34.] Il était presque le seul astronome de son temps; il remarqua une erreur dans le calendrier relativement à la longueur de l'année solaire, qui s'était toujours accru



d'insensibilité avec laquelle certaines personnes ont supporté des flagellations, des crucifiemens, des percemens de pieds et autres espèces de mutilations qu'ont employées et qu'emploient (pour se faire des sectaires) certaines sectes religieuses, comme celle des flagellans, des martinistes ou illuminés, et autres espèces de fous (1). Voyez,

(1) « Remarquons donc ici, dit *Cabanis*, que la sensibilité » se comporte à la manière d'un fluide, dont la quantité totale est déterminée, et qui, toutes les fois qu'il se jette en » plus grande abondance dans un de ses canaux, diminue » proportionnellement dans les autres. Cela devient très-sensibles depuis *Jules César*. [ *De specul.* supplém. n.º 4, et dans le docteur *Plot.* ] Il proposa un plan de correction que le pape *Grégoire XIII* suivit plus de 300 ans après, dans la réformation qu'il fit du calendrier *Julien*; avec cette seule différence qu'au lieu de commencer à la naissance de *J. C.*, comme *Bacon* le voulait, la réformation de *Grégoire* ne remonta pas plus haut que le concile de *Nice*. Il connut et expliqua la propriété qu'ont les miroirs concaves sphériques, de brûler de loin les corps combustibles. [ *De specul.* supplém. n.º 2. ] Il parle, dans son traité de la perspective, [ science qui était alors absolument ignorée à Paris, ] de la réflexion et de la réfraction de la lumière; il décrit la chambre obscure et toutes les sortes de verres qui augmentent ou qui diminuent la grandeur des objets, et qui les approchent ou les éloignent de l'œil. (Ibid, n.º 3.) On lui attribue, comme on sait, l'importante invention des lunettes ordinaires; voici ce qu'il dit : *Si homo aspiciat litteras et alias res minutas, per medium cristalli vel vitri vel alterius perspiculi suppositi litteris, et sit portio minor spheræ, cujus convexitas sit versus oculum, et oculus sit in aère, longe melius videbit litteras, et apparebunt ei majores.... et ided hoc instrumentum est utile senibus et habentibus oculos debiles.* (Ibid.) Or, *Bacon* mourut en 1292. Cependant *M. Smith* n'est pas de ce sentiment, il cite *Alhazen* qui vivait vers l'an 1100, et qui dit très-expressément dans son *Opt.* liv. 7, chap. 48, que si un objet est appliqué à la base d'un grand segment d'une sphère de verre, il paraîtra plus grand.

dans une lettre d'un curé du diocèse de Lyon à ses confrères ( 1788 ), la relation exacte de tout

---

» sible dans toutes les affections violentes, mais sur-tout dans  
 » les extases, où le cerveau et quelques autres organes sym-  
 » pathiques jouissent du dernier degré d'énergie et d'action;  
 » tandis que la faculté de sentir et de se mouvoir, tandis que  
 » la vie, en un mot, semble avoir entièrement abandonné  
 » tout le reste. Dans cet état violent, des fanatiques ont reçu  
 » quelquefois impunément de fortes blessures qui, dans l'état  
 » naturel, eussent été mortelles, ou très-dangereuses; car la  
 » gravité des accidens qui s'ensuivent de l'action des corps  
 » sur nos organes, dépend principalement de la sensibilité de  
 » ces derniers..... c'est en mettant à profit cette disposition  
 » physique, que les charlatans, de tous les genres et de tous  
 » les pays, ont opéré la plupart de leurs miracles: c'est par-  
 » là que les convulsionnaires (a) de Saint-Médard ont pu sou-  
 » vent étonner les imaginations foibles, de leurs coups d'épée  
 » et de bûche, qu'ils appelaient ascétiquement des *consola-*  
 » *tions*: c'est ainsi que les illuminés de France et d'Allemagne  
 » anéantissent, pour leurs adeptes, l'effet des sensations ex-  
 » térieures, et qu'ils les font exister dans un monde qui ne  
 » s'y rapporte en rien.» [Rapports du phys. et du moral de  
 l'homme, deuxième édition, tome 1, pag. 145-6.]

(a) Secte de fanatiques qui a paru dans le siècle dernier, et qui a commencé en 1731, au tombeau du diacre *Pâris*. Les convulsions ont beaucoup nui à la cause de l'appel et aux prétendus miracles par lesquels on voulait l'appuyer; miracles attestés d'ailleurs par une foule de témoins prévenus ou trompés. Les plus sensés d'entre les Jansénistes ont écrit contre ce fanatisme, ce qui a occasioné parmi eux une division en *anti-convulsionnistes* et *convulsionnistes*. Ceux-ci se sont bientôt redivisés en *Augustinistes*, *Vaillantistes*, *Secouristes*, *Discernans*, *Figuristes*, *Mélangistes*, etc. Noms bien dignes d'être placés à côté de ceux des *Ombilicaux*, des *Isariotistes*, des *Stercoranistes*, des *Idorfiens*, des *Orebités*, des *Eoniens* et autres sectes aussi illustres. (Voyez encyc. t. 9, p. 368, édit. de Genève. Voyez aussi le naturalisme des convulsions dans les maladies de l'épidémie convulsionnaire. Soleure; 1733.)

ce qui s'est passé à Fareins, dans la Dombes, relativement au crucifiement d'*Etiennette Thomasson*, et aux percemens des pieds de *Marguerite Bernard*. L'auteur de ce pitoyable écrit, dont presque chaque page choque le bon sens ou la raison, assure, par exemple, page 17, que le diable peut guérir des maladies, mais qu'il ne peut opérer leur guérison que comme les médecins, par l'application des remèdes naturels, quoiqu'il puisse cependant, selon lui, tenter les hommes, et qu'il ne soit pas moins difficile d'agir immédiatement sur une partie du cerveau (ou le *sensorium commune*), pour y déterminer les modifications sans lesquelles aucune pensée ne peut avoir lieu, qu'il ne l'est d'agir immédiatement sur un viscère ou une partie quelconque de l'économie animale, pour la modifier ou guérir l'affection dont elle est le siège.

(e) Page 31. Les possédées de Loudun n'étaient sans doute, comme le dit notre Auteur, que des religieuses qui tombaient en *cataplexie*, et qu'*Urbain Grandier* fut accusé d'avoir ensorcelées. Plusieurs religieuses, dit le père *Davrigny*, eurent d'abord des visions la nuit, elles en eurent bientôt le jour. Ce n'était dans leur maison que spectres et fantômes. *Grandier* se présentait à elles sous les plus horribles figures, et elles tombaient dans d'étranges convulsions. Des prêtres

fanatiques ou imbécilles, ses juges, cruels instrumens de la vengeance de *Richelieu* (1), chargés de les interroger en langue latine, en obtinrent, dit-on, dans cet idiome (2), des réponses qu'ils avaient présentes à l'esprit, et leur faisaient eux-mêmes parvenir, en communiquant à leurs cerveaux les modifications qu'elles déterminaient dans les leurs ; et l'homme instruit, l'homme innocent, condamné par un jugement inique, fut dévoré par les flammes comme sorcier. On lui fit souffrir une question si cruelle, qu'elle lui fracassa les os des jambes ; et « le 18 » août 1634, sur la déposition d'*Astaroth* (3),

(1) Le cardinal de *Richelieu*, à qui les ennemis de *Grandier* avaient persuadé qu'il était l'auteur d'une libelle intitulé : *la Cordonnère de Loudun*, fait contre lui, fit composer le tribunal qui jugea *Grandier*, d'hommes les plus capables de le perdre. Un religieux qui le conduisait au supplice, fit rougir son crucifix au feu, et le lui présenta pour le lui faire baiser ; et comme *Grandier* refusa de le faire, il fit courir le bruit que ce refus était un signe certain du crime dont on l'accusait.

(2) Une possédée de Cartigni en Savoie, fut éprouvée en seize langues, ce qui fit que les ministres de Genève n'osèrent l'exorciser ; mais ceux d'Angers furent plus hardis. (Confession catholique de *Sancy*, liv. 1, chap. 6.)

(3) Cela se recueille du second procès-verbal des exorcistes. Il y eut trois possessions. Pendant la première, les diables, un excepté, refusèrent de se nommer ; ils se contentèrent de répondre qu'ils étaient ennemis de Dieu. Pendant la deuxième et la troisième, ils se firent connaître par leurs noms et dignités, et ils accusèrent nommément *Grandier*. (Voyez le 20.<sup>e</sup> vol. du *Merc. franç.*, pag. 760, 762.)

» de l'ordre des séraphins et le chef des diables  
 » qui possédaient les Ursulines, d'*Easas*, de  
 » *Celsus*, d'*Acaos*, de *Cedon*, d'*Asmodée*, de  
 » l'ordre des trônes; et d'*Alex*, de *Zabulon*, de  
 » *Nephtalim*, de *Cham*, d'*Uriel*, d'*Achas*, de  
 » l'ordre des principautés, les commissaires ren-  
 » dirent leur jugement, par lequel maître *Ur-*  
 » *bain Grandier*, curé de l'église de St. Pierre,  
 » et chanoine de l'église de Ste. Croix, fut dé-  
 » claré *dûment atteint et convaincu du crime de*  
 » *magie, maléfice et possession arrivée par son*  
 » *faites plusieurs religieuses Ursulines de Lou-*  
 » *dun, et autres séculières mentionnées au procès:*  
 » pour la réparation desquels crimes il fut con-  
 » damné à faire amende honorable, et à être  
 » brûlé vif avec les pactes et caractères magiques  
 » étant au greffe, ensemble le manuscrit par lui  
 » composé contre le célibat des prêtres, et ses  
 » cendres jetées au vent. » ( Voyez le 20.<sup>e</sup> tome  
 du *Mercure français*, page 171. = Un ouvrage  
 qui a pour titre : *Histoire des diables de Loudun,*  
*ou de la possession des religieuses Ursulines, et*  
*de la condamnation et du supplice d'Urbain Gran-*  
*dier, cruels effets de la vengeance du cardinal de*  
*Richelieu.* Amsterdam, 1716.)

Combien d'autres victimes, dans ces temps de  
 fanatisme, d'ignorance et de barbarie, éprouvè-  
 rent le même sort !.... Tel fut celui, par exemple,  
 de Marie *Petetin*, probablement de la famille de

l'Auteur ; c'est ce dont fait foi une copie du jugement qui a été trouvée dans les archives des Jacobins de Lyon. Voici le fait. Une demoiselle *Petetin* vivait paisiblement de ses rentes à Salins, petite ville du Jura, partageant son temps entre des exercices de piété, la visite des malades et des pauvres, lorsqu'une jeune fille, travaillant dans les salines, tomba malade. Mademoiselle *Petetin* s'empressa de l'aller voir, et jugeant bien que sa maladie était sur-tout déterminée par un travail trop pénible et le défaut d'une bonne nourriture, elle lui fit porter des bouillons et des consommés qui la rétablirent promptement. Cette fille était à peu près convalescente, lorsque mademoiselle *Petetin*, pour lui faire plaisir, lui envoya un gâteau dans lequel il entrait du miel. Elle ne tarda pas, après l'avoir mangé, à avoir des convulsions et à tomber dans un état difficile à décrire, dit la procédure. Des médecins et des théologiens, que l'on fit venir, assurèrent que les phénomènes que présentait cette fille, passaient les bornes de leurs connaissances, et décidèrent, dans leur sagesse, qu'elle était possédée. On prit aussitôt des informations ; et comme les phénomènes merveilleux s'étaient manifestés peu de temps après avoir mangé le gâteau de miel, on en conclut que le diable était entré avec le gâteau dans le corps de cette fille. Marie *Petetin*, qui avait envoyé le gâteau, fut arrêtée et conduite à Besan-

çon, où elle fut pieusement brûlée comme sorcière. Oh !... doctes confrères ! et vous, infailibles théologiens ! vous avez décidé, dans votre sagesse, que les phénomènes que présentait cette fille, étaient produits par le diable, parce qu'ils vous ont paru extraordinaires et surpasser les bornes de votre intelligence. Mais quelle présomption ! pouviez-vous vous flatter de connaître toutes les ressources de la nature humaine, toute l'étendue de ses aberrations, toutes les modifications qu'elle peut éprouver par l'effet des lois particulières auxquelles elle est soumise, pour être en droit d'en conclure que les phénomènes que présentait cette fille, n'étaient pas produits par ces lois ? pouviez-vous mieux concevoir l'action de la cause chimérique à laquelle vous avez eu recours?... Il faut d'ailleurs avoir reçu du Ciel des grâces toutes particulières, pour penser que ( ce que vous appelez ) les diables, étant en proie, comme vous le dites, à des tourmens affreux qui surpassent l'imagination, et devraient de toute nécessité les absorber entièrement, puissent cependant s'amuser à faire des espiègleries, à nouer l'éguillette (1), à prophétiser ou prédire l'avenir, à produire des contorsions chez les prétendus

---

(1) Comme le prétendent plusieurs théologiens, entr'autres *Rivet*, sur la genèse exerc. 103, oper. t. 1, pag. 395. — *Heis degger*, hist. patriarch. tome 2, pag. 165.

possédés, et mouvoir les différentes parties de leurs corps comme un enfant s'amuserait à mouvoir celles d'un pantin; puissent enfin s'amuser à remplir le monde de leurs tours de passe-passe.

« Les hommes, dit *Roger Bacon*, ne pénétrant point la cause des effets dont ils étaient témoins, ont eu recours au démon, persuadés qu'il n'y avait que la magie ou quelque puissance surnaturelle qui fût en état de les produire. » (*De secretis artis et operibus naturæ.*)

« La Démônomanie n'existe point, dit l'abbé *Bertholon*, c'est une fourberie insigne (1), ou bien ce genre rentre dans les autres genres de vésanies ou de folies qui lui sont analogues. » (*Electr. du corps hum. édit. 1780, pag. 326.*)

« On ne peut s'empêcher de rire, dit *Sauvages*, de la crédulité de *Bodin*, et de plaindre le sort d'une infinité de malheureux que les parlemens de Bourdeaux, de Rouen, de Toulouse ont autrefois condamnés au feu, et qui méritaient tout au plus d'être enfermés aux petites maisons. » *Ridemus itaque credulitatem*

---

(1) Voyez dans le Dictionn. hist. et crit. de *Bayle*, article *Radziwil*, not. *E*, ou dans une réponse de *Drelincourt*, ministre de Paris, (publiée en 1663) au prince *Ernest*, landgrave de Hesse, (pag. 357 et suiv.) un trait remarquable d'une fourberie semblable commise par des moines, (fourberie qu'ils qualifièrent de *fraude pieuse*) et le prétendu miracle qu'ils opérèrent avec des reliques.



*Bodini et dolemus sortem tot milium vesanorum quos , sæculis elapsis , senatus Burdigalensis , Rothomagensis , tolosanus flammis addixit , qui in morotrophio tantùm erant custodiendi. ( Nos. meth. lib. 4 , pag. 397. )*

(f) Page 35. Telles que le rhumatisme , la catalepsie , plusieurs espèces de paralysies , d'affections spasmodiques , etc. Voyez mém. soc. méd. t. 1 , p. 80 ; t. 2 , p. 244 , 274 , 379 , 397 , 403 et 434. — Journal de méd. janv. 1756 ; août , 1782. — Recueil d'électr. méd. t. 2 , p. 28 , 389 , 393 et suiv. — Journ. encyclop. ann. 1773 , déc. 1 , p. 343. — Journal de phys. sept. 1777 ; mars 1779. — Thèses sur la méd. électr. soutenues sous la présidence de *Linnæus*. — Gazette de santé , n.º 34 , ann. 1778. — *Acta academiæ elector. Moguntinæ scientiarum utilium*. Erford , 1758. — Phil. trans. t. 10 , p. 415 ; t. 47 , p. 351 ; t. 49 , part. 2 , p. 558 ; t. 50 , part. 2 , p. 481 ; t. 51 , part. 1 , p. 179 ; t. 53 , p. 10. — Mém. de l'acad. de Stockolm , t. 14 , 24. Trnka , histor. cophoseos. — Journal polit. des Deux-Ponts , 1778 , n.º 5. — Hist. génér. et partic. de l'électr. Paris , 1752 , part. 3 , p. 60 et suiv. — *Mangin* , hist. de l'électr. — *Dubois* , tableau annuel des progrès de la phys. 1772 , pag. 159 , 160 et 165. — *Bacher* , journ. de méd. t. 50 , p. 93 et 94. — *Quelmalz* , *de viribus electricis medic.* Lipsiæ ,

1753. = *Haller, elem. physiol.* t. 5, p. 376 ; t. 8, p. 176. = *Jallabert, expér. et observat. sur l'électr.* p. 88, 127, 150, 159, 161, 165, 167 et 329. = *Sauvages*, sa lettre adressée à *Bruhier*, sur l'électr. méd. 1749, pag. 197 et suiv. = *Epistolæ hallero*, n.º 483, t. 3, p. 136. = Sa dissertation sur l'électr. insérée dans le *disp. medic. halleri*, t. 1. = Ses obs. sur l'électr. méd. t. 2 du recueil sur l'électr. méd. p. 386. = *Nosol. meth.* t. 4, p. 309. = *J. Steph. Deshais, dissertatio de hemiplegia per electricitatem curanda, Monsp.* 1749. = *Smibert, de menstruis retentis.* = *Lovet's*, essai sur l'électr. méd. p. 48, 76 et 112. = *Wesley's desideratum*, p. 3 et 50. = *Essai, etc. de Wilson*, p. 207. = *Priestley, hist. de l'électr.* t. 1, p. 395 ; t. 2, p. 399, 401 et 411. = *Gardane*, conject. sur l'électr. méd. Paris, 1768. = *Hartmanus, Herrn, Johann. Friedr.* = *Muschenbroeck*, t. 1, p. 378, édit. de 1769. = *Sigaud de la Fond*, lettre sur l'électr. méd. Paris, 1771. = *Franklin*, t. 1, p. 192 et 263. = *Nollet*, essai sur l'électr. des corps. Paris, 1753. = *Masars de Cazelles*, mém. sur l'électr. méd. = *Dehaën, ratio medendi*, t. 1, pars 1, c. 7, p. 83, 84-5-6 ; pars 3, c. 6, p. 379, 380, 381-2-3-4-5-6, etc. ; t. 2, pars 5, c. 7, p. 198, 199 et 203, etc. = *Gardini, de effect. electr. in hom.* = *Arrigoni, jasi meccanica, o trattato di remedi naturali mecanici.* Lodi, 1775. = *Veratti, osservazioni*

*osservazioni fisico-mediche intorno alla ellettrica.* Bologna, 1748. = *Lassone*, dissert. sur les effets de l'électric. = *Deshais, de hemiplegiá, etc.* = *Bohadsch, de utilitate electr. in art. med.* = *Hill, the-fabrik of the eye*, p. 13. = *Linnæi et Zetzel consecraria, electrico-med.* = *Smibert, de menstruis retentis.* = *Le Camus*, médec. prat. t. 1, p. 251. = *Carmichael, tent. inaugur. med. de paralyis.* 1764, p. 33. = *Mauduit*, mém. sur les différentes manières d'administrer l'électricité. Paris, 1784. = *Bertholon*, de l'électr. du corps hum. etc. 1780. = *Hahn, de paralyisi sine nervorum et arteriarum læsione.* Hal. 1766.

Les soulagemens et guérisons entières, qu'on aurait pu produire par aucun remède de l'art, et qu'a cependant produits l'électricité dans plusieurs espèces de maladies (*sive integram curationem conferre quam nullo alio auxilio ars præstare potuisset*) l'on fait regarder par *Dehaën* et plusieurs autres médecins, comme un des moyens les plus puissans de l'art. *Inter præstantissima artis auxilia jure referenda* (*ratio medendi*, t. 2, p. 198.)

Sur l'action du galvanisme dans le traitement de certaines maladies. Voyez *Aldini*, ouvrage cité, t. 1, p. 183 et suiv. = Sa lettre au professeur *Vassali-Eandi*. Paris, 28 thermidor an 11. = *Journal du galvanisme*, tom. 1. Landshut, 1802. = *Mémoires de la société médicale de*

Gênes, tom. 2, 1803. — Rapport présenté à la classe des sciences exactes de l'académie de Turin, le 2 nivôse an 11, par le professeur *Vassali-Candi*. — Bibliothèque italienne, ou tableau des progrès des sciences et des arts en Italie, par les professeurs *Giulio, Giobert, Vassali-Eandi* et *Rossi*. Turin, an 11, vol. 1. — Histoire du galvanisme, etc., par *P. Sue*, professeur à l'école de médecine de Paris, tom. 2, pag. 424 et suiv. — *Bischoff, commentatio de usu galvanismi in arte medica*. Jenæ, 1801. — Recherches sur le galvanisme, et sur son usage dans le traitement de certaines maladies, par *C. J. C. Grapengiesser*, docteur en médecine et en chirurgie. Berlin, 1801. — *Mougiardini*, de l'application du galvanisme à la médecine. — Journal du galvanisme, rédigé par *M. Nauche*. — Essai sur l'emploi médical de l'électricité et du galvanisme, par *Thillaye*, aide-conservateur de l'école de médecine, an 11. — *Humboldt*, expériences et observations sur le galvanisme, etc. Paris, 1799.

(g) Page 66. Au défaut d'expression juste, nous nous conformons à l'usage, en nous servant de l'expression impropre d'*irritation*. En effet, ce mot exprime une faculté qui n'appartient qu'au système musculaire, la sensibilité étant l'apanage du système nerveux. De nombreuses expériences modernes ont prouvé et établi cette différence ou

cette distinction de deux propriétés que les physiologistes avaient confondues presque jusqu'à nos jours. On a reconnu la vérité sans rectifier la langue. Ainsi, la sensibilité perçoit seule les impressions des objets extérieurs, et celles que nous font éprouver quelques-uns de nos organes, et agit ensuite sur une plus ou moins grande étendue du système musculaire dont elle met l'irritabilité en jeu, en faisant contracter un plus ou moins grand nombre de fibres de ce système. Ces impressions ou la volonté sont les causes éloignées de nos mouvemens dont la sensibilité est la cause prochaine. Il est plus que probable, comme semblent le prouver l'analogie, plusieurs expériences, et l'inconcevable rapidité de nos mouvemens (dont les fluides subtils, comme l'électricité; le galvanisme, nous offrent seuls des exemples); il est plus que probable que ces mouvemens sont produits par l'action d'un fluide subtil, dont le cerveau est le viscère sécréteur, et dont les nerfs sont les conducteurs qui le transmettent aux différens organes des sens et à chaque fibre musculaire, pour les mettre en contraction (1). On sait,

---

(1) Des expériences faites par plusieurs physiiciens, et nommément par MM. *Galvani*, *Valli*, *Humboldt*, *Volta*, *Aldini*, semblent prouver la réalité de cette conjecture. En effet, le professeur *Aldini*, sur-tout, a fait une suite d'expériences plus complètes et plus décisives que celles de *Galvani*, et qui tendent à prouver que les contractions musculaires sont déter-

comme l'a démontré *Borelli*, et comme *Barthès* l'a répété ( dans sa nouvelle mécanique des mouvemens de l'homme et des animaux ), on sait que l'action musculaire est, dans un grand nombre de cas, immense (1). Nous avons, en physique, quelques faits analogues ou des effets prodigieux, produits par l'action d'un peu de fluide subtil,

minées par le développement d'un fluide dans l'économie animale, lequel est conduit des nerfs aux muscles. Car celle, par exemple, dans laquelle il fait contracter plus ou moins fortement les muscles de la jambe d'une grenouille ( préparée suivant la méthode ordinaire ) en mettant simplement ces muscles en contact avec ses nerfs cruraux, prouve qu'il existe un fluide animal contenu dans les nerfs, lequel remplace le fluide électrique propagé par les métaux, puisque les muscles et les nerfs sont isolés, dans cette expérience, avec des tuyaux de verre, et que l'on ne peut soupçonner, par conséquent, que les contractions soient déterminées par l'action directe du fluide général qui maîtrise tous les corps de la nature. [ Voyez la première partie de son ouvrage que nous avons cité, et surtout ses expériences 5, 12 et 14, tome 1, pag. 8, 20 et 24. Voyez aussi les deux mémoires qu'il a publiés vers la fin de 1794, et une lettre du professeur *Volla*, qui lui a été adressée en 1788 dans le journal *Brugnatelli*. ]

(1) *J. A. Borelli* ( qui a montré le premier, que pour vaincre la plus légère résistance, les muscles employent de très-grandes forces, et qui s'est immortalisé par cette découverte ) a évalué, par exemple, la force absolue du muscle deltoïde, égale au moins à un poids de dix-sept cents livres, lorsque le bras est tendu ou lorsqu'on soutient un poids de vingt-quatre livres à l'extrémité des doigts. La force réunie des deux ventricules et des deux oreillettes du cœur, égale à cent quatre-vingt mille livres. [ *De motu animalium*, prop. 72-3. ] On connaît les accroissemens prodigieux que prennent les forces des muscles dans des états violens de délire et de convulsion, etc.

légère cause en apparence. On sait que le dégagement d'un peu de calorique de l'eau renfermée dans une bombe, suffit pour la faire éclater. Ce même dégagement fait aussi éclater les pierres, les rochers les plus durs. L'addition, au contraire, de plus ou moins de calorique, produit aussi des effets prodigieux. Tout le monde connaît la force immense de la pompe à feu, par l'action du calorique qui pénètre, s'unit à l'eau, et la réduit en vapeur.

La substance de la moëlle épinière et des nerfs étant la même que celle du cerveau, il est à présumer qu'ils secrètent, ainsi que ce viscère, *le fluide moteur*. Ces considérations nous expliquent très-bien les frémissemens, les motitations, les palpitations, les différentes contractions musculaires que l'on remarque dans un animal récemment égorgé, ou dans des parties qui ont été retranchées depuis peu d'un animal vivant. En effet, la vitalité ne se dissipant jamais tout-à-coup, sur-tout dans les morts violentes, mais subsistant plus ou moins long-temps dans les différentes parties de l'économie animale, et dans celles que l'on a séparées de cette économie, elle permet encore aux nerfs qui se distribuent aux différentes fibres musculaires, de secréter plus ou moins de *fluide moteur*, ou du moins d'agir (1) par celui qu'ils contiennent en-

---

(1) Voy. entr'autres expériences celles de *Smith* et de *Whytt*.

core , leurs enveloppes ou tuniques étant d'une structure et d'une substance très-propres à isoler , à contenir , à conserver ce fluide , ou empêcher qu'il ne se dissipe. Ainsi , la sensibilité étant mise en jeu , dans un animal récemment égorgé , par l'enlèvement de la peau , les sections , l'action de l'air , etc. , le *fluide moteur* , que contiennent encore les nerfs , agit sur différentes fibres musculaires de cet animal , et produit les phénomènes dont nous venons de parler. Observons , en passant , que l'objection que l'on a réveillée dans ces temps modernes , pour nier l'existence du *fluide moteur* , savoir ; que les nerfs ne sont pas creux pour livrer passage à ce fluide , n'est pas d'un physicien , puisque les corps les plus denses sont les meilleurs conducteurs des fluides subtils , tels que l'électricité , le calorique , le galvanisme , etc. ; l'air , les corps très-poreux ou ceux qui ont le moins de densité , étant les plus mauvais.

L'expression de *faiblesse des nerfs* dont on s'est servi , et dont on se sert encore en parlant des affections nerveuses , est encore impropre et vicieuse. En effet , il implique contradiction de dire qu'un système dont la faculté , les forces sont exaltées , soit affaibli. Cette faiblesse n'existe que dans le système musculaire ; c'est une diminution ou une perte plus ou moins grande de la *tonicité* ou de la *cohésion permanente* du tissu des fibres de ce système. Et en effet , l'expérience



nous apprend que la sensibilité s'exalte toutes les fois que cette *tonicité* vient à diminuer, comme on peut le remarquer chez les convalescens de maladies un peu longues. On sait que la sensibilité des productions qui régénèrent les parties molles, dans leurs solutions de continuité, est très-grande, que les bourgeons, par exemple, qui reproduisent les chairs dans un ulcère, sont extrêmement sensibles. On sait que les femmes et les enfans où cette *tonicité* est, en général, moins grande que chez les hommes, sont plus sensibles qu'eux; que les hommes très-forts, où la *tonicité* est grande, sont peu sensibles; qu'ainsi certains sauvages, très-forts, se rient des supplices qu'on leur fait éprouver (1).

Nous reconnaissons donc, en général, deux causes déterminantes essentielles, ou deux causes prochaines des affections nerveuses, ou de l'exaltation de sensibilité que l'on remarque dans ces affections. La première, et c'est la plus fréquente, est une plus ou moins grande diminution, générale ou partielle, de la *tonicité* du système musculaire, qui fait que la sensibilité est généralement ou partiellement plus ou moins exaltée (2). Cette exal-

---

(1) Voyez les voyages de *Meares*, de *Dixon*, de *Vaucouvers*, etc.

(2) *Aptitudo ad recipiendas vehementes sensuum impressiones, cum fibra (musculari) debili, temperamentum hypochondriacum et hystericum facit, a dit Haller, [ elem. phy-*

tation de la sensibilité des nerfs, fait que de faibles stimulus qui ne les auraient que peu affectés dans l'état de santé, les affectent alors plus ou moins fortement; ceux-ci plus ou moins excités, agissent plus ou moins fortement, en proportion de l'excitation, sur une plus ou moins grande étendue du système musculaire; de-là les mouvemens désordonnés de ce système dans les affections nerveuses, et qui ne répondent plus à l'action ordinaire des causes excitantes dans l'état de santé. Il est inutile de dire qu'une exaltation de sensibilité partielle, par l'effet d'une diminution de tonicité partielle; de l'estomac, par exemple, peut, par sympathie, produire l'exaltation de sensibilité d'autres parties, et étendre ainsi l'affection nerveuse. La seconde cause prochaine des affections nerveuses, sont des stimulus plus ou moins violens qui agissent sur une plus ou moins grande étendue du système nerveux. Cette seconde espèce ne suppose aucune diminution de tonicité du système musculaire; mais une plus ou moins grande étendue du système nerveux étant excitée par des stimulans plus ou moins violens, agit en proportion de l'excitation sur une plus ou moins grande étendue du système musculaire, et produit des mouvemens désor-

---

[iol. tom. 4, pag. 467.] Voyez *Stahl*, de mot. hum. spas. cap. 2, *Spasmi succulentis familiares*.

donnés de ce système , des convulsions. Ainsi ; un violent excitant , un poison , par exemple , introduit dans l'estomac , produit d'abord une affection spasmodique de ce viscère , des vomissemens ; et des convulsions par sympathie. Ainsi des vers dans l'estomac ou les intestins des enfans , produisent aussi sympathiquement des convulsions. Ainsi différens irritans , comme des âcres humoraux , des dissolutions mercurielles , différentes espèces de poisons , le sublimé corrosif , l'arsenic , les acides , des dissolutions alkales , etc. peuvent produire des affections nerveuses. Mais ces différens irritans ne peuvent troubler l'économie pendant un certain temps , sans que la *tonicité* ne diminue. De là une complication d'affection qui exige que l'on expulse , que l'on attaque d'abord la cause irritante , que l'on calme l'irritation produite , et que l'on remédie ensuite à la perte de *tonicité*. En vain un mauvais raisonneur ou un médecin de mauvaise foi , voudrait-il attaquer notre opinion sur la première des deux causes prochaines des affections nerveuses , en disant que l'on emploie très-fréquemment , dans cette première classe d'affections , les *débilitans* , comme les émoulliens , les bains , etc. qu'ainsi la diminution de *tonicité* est une chimère. On emploie ces moyens dans un accès plus ou moins violent , parce qu'il forme l'indication urgente : il faut calmer , détendre , relâcher , dans un violent

spasme ou de fortes convulsions; mais ensuite, l'emploi des fortifiants, des toniques, sans lesquels on ne peut guérir cette première classe d'affections, prouve la vérité de notre doctrine.

La *sensibilité*, l'*irritabilité* [ dont nous venons de parler ] et la *faculté digestive* ou *assimilatrice* (1), sont les trois forces ou les faits les plus

(1) C'est une force par laquelle les alimens sont altérés, convertis ou transformés en la propre substance de l'animal, et cela indépendamment de tout mouvement de locomotion (a). *Dicendum partes moveri non mutantur locum, sed manentes et alterascentes mollitie, duritie, calore et reliquis simularium partium differentiis.* Aristote, ( *de generat. animal.* lib. 2, c. 5. ) — Ce philosophe regardait la force digestive ou altérante, comme la force première, fondamentale et la plus essentielle de la nature vivante. *Nam anima nutritiva eliam aliis inest, atque et prima et maximè communis facultas animæ secundùm quam omnibus vivere inest.* ( *De anim.* lib. 2, cap. 4. ) — C'est par cette force que sont réparées les déperditions continuelles que le corps éprouve. *Omninò enim defluit aliquid à substantiâ unius cujusque, et ob id opus habet nutriente.* Galien, ( *de semine*, lib. 1, c. 16. ) — L'élaboration des humeurs, les sécrétions, la nutrition, etc. dépendent de cette force. Elle est le *blas alterativum* de *Van-Helmont*, le *mouvement d'assimilation* ou de *génération simple* de *Bacon*, ( *nov. organ.* lib. 2, *ophor.* 48, ) le *moule intérieur* de *Buffon*, etc.

(a) La dissolution et les différens moyens de trituration contribuent bien à la transmutation vitale des alimens : on sait, comme l'ont prouvé les expériences de l'abbé *Spallanzani*, que les sucs gastriques sont, dans tous les animaux, les plus puissans dissolvans des substances alimentaires; mais ces moyens sont insuffisans, ne sont que préparatoires, puisque les alimens subissent des digestions ou des altérations ultérieures dans des parties où il n'y a point de sucs gastriques.

généraux auxquels on puisse remonter par l'analyse des phénomènes de l'économie animale, et plus généralement des corps organisés ou vivans. C'est par le concours de ces trois forces ou causes expérimentales (1), toujours agissantes, suivant les lois qui leur sont propres, que s'opèrent les fonctions de la vie qui en est le résultat (2). C'est

(1) C'est-à-dire, des causes qui ne sont connues que par les lois que manifeste l'expérience ou l'observation. Dans la philosophie naturelle, on ne peut connaître les causes premières que par les lois que l'expérience a découvertes dans la succession des phénomènes qu'elles produisent. Telles sont, en effet, les étroites limites de l'entendement humain, que la connaissance de l'essence ou du mode d'action des causes premières lui est pour toujours interdite. Le voile épais qui les couvre, enveloppe de ses innombrables replis quiconque tente de le déchirer. *Hume* a dit avec raison : « Il ne paraît pas qu'aucune opération corporelle, ni aucune action de l'aine sur ses propres facultés ou sur ses idées, puisse nous faire concevoir la force agissante des causes, ou le rapport nécessaire qu'elles ont avec leurs effets. » ( *Essais sur l'entend. hum.* p. 157-8. )

(2) La sensibilité paraîtrait au premier aperçu se subordonner les forces motrices et digestives. En effet, un muscle ne peut se contracter sous l'impression d'un agent extérieur, sans que la sensibilité, ayant pris connaissance de cette impression, ne devienne cause déterminante de son mouvement. La sensibilité ne cesse pas d'être cause déterminante de ce mouvement, lorsqu'il est soumis à l'empire de la volonté. D'un autre côté, un aliment ne peut être digéré et même retenu dans l'estomac, si la sensibilité ne l'agrée ( qu'on nous passe l'expression ) ou du moins ne le tolère. Le concours de cette faculté est encore nécessaire, pour que la fermentation digestive ait lieu; en effet, si on abolit cette faculté dans un estomac

donc sans fondement ou très-hypothétiquement que *Barthez* a voulu introduire dans la science de l'homme, une seule force, une seule cause expérimentale, à laquelle il a donné le nom de *principe vital*, et à laquelle il a exclusivement attribué tous les phénomènes de la vie.

On se convaincra de la vérité de cette assertion, si on remarque que ces principes : *Observer avec soin les phénomènes ; assigner autant de causes expérimentales, qu'il y a de faits d'une nature différente à expliquer ; n'employer que des hypothèses déduites des faits propres à la*

---

plein d'alimens, soit par une forte dose d'opium, soit par la ligature ou par la section de la huitième paire des nerfs, la digestion ne peut plus se faire, et les alimens passent à une fermentation particulière, comme *Brunn* et quelques autres médecins l'ont vu. Les sécrétions (qui sont bien évidemment comprises dans le domaine des forces digestives) lui sont également subordonnées. Mais il est facile de voir que ces trois facultés concourant également à faire exister l'animal, se prêtant des secours égaux et réciproques, se supposant enfin mutuellement, sont dès-lors étroitement liées ensemble et également subordonnées les unes aux autres : c'est ainsi que la sensibilité se subordonnant, comme nous venons de le voir, les forces digestives et les forces motrices, se trouve elle-même subordonnée à ces forces, qui, en décidant des qualités de la matière organisée, de la structure et de la consistance des parties, lui donnent l'existence avec ses modifications. Ce sont de semblables considérations qui ont fait dire à *Hippocrate*, que *la vie est un cercle où l'on ne peut trouver ni commencement ni fin : car, ajoute-t-il, dans un cercle tous les points de la circonférence peuvent être fin, ou commencement.*

*science elle-même* ; étant fondamentaux et devant diriger dans l'étude de toutes les sciences naturelles, la même méthode doit être commune à toutes : ainsi la méthode des physiologistes dans l'étude ou dans la recherche des phénomènes des corps organisés ou vivans, doit donc être celle des physiciens dans la recherche des phénomènes des corps inorganiques. Si ceux-ci ont été conduits, par l'analyse de ces phénomènes, aux faits généraux *d'impulsion*, *d'attraction*, etc. et ont été fondés, par les principes que nous venons d'énoncer, à assigner à ces faits généraux, pour causes expérimentales, les noms de force *d'impulsion*, de force *d'attraction*, etc. lesquelles forces ne sont et ne doivent être contestées par personne ; les physiologistes ayant été aussi conduits, par l'analyse des phénomènes des corps organisés ou vivans, à des faits généraux, tels que la *sensibilité*, *l'irritabilité*, etc. sont donc aussi fondés à assigner à ces faits généraux, pour causes expérimentales, les noms ( arbitraires mais convenus ) de *force sensitive*, de *force d'irritabilité*, etc. ; ces noms étant dans la science de l'homme ce que sont en physique ceux *d'impulsion*, *d'attraction*, etc., doivent servir à classer et à expliquer les phénomènes de la vie, de même que les physiciens avec les noms de force *d'attraction*, de force *d'impulsion*, etc. classent et expliquent les phénomènes des corps inorganiques. L'on voit donc

que le résultat de l'analyse des phénomènes de la vie dans les corps organisés ou vivans, n'étant point un fait général unique, ou un ensemble de faits qui puissent être rapportés à une cause identique ou commune; c'est sans aucun fondement et contre les principes fondamentaux de la seule bonne méthode de philosopher dans les sciences naturelles, que *Barthez* a voulu admettre une seule cause expérimentale sous le nom de *principe vital*, puisque, comme l'a dit *Bacon*, les faits généraux devant être reçus comme des causes, on ne doit pas tenter, comme on le fait, de les interpréter par d'autres faits en apparence plus connus, ou vouloir remonter au-delà (1); et qu'on ne doit pas, comme *Barthez* en convient lui-même (2), introduire dans la philosophie naturelle d'autres causes que celles qui sont données directement et immédiatement par les faits.

Il faudrait, pour être fondé à admettre une seule cause expérimentale, que les trois forces ou faits généraux dont nous venons de parler,

---

(1) *Nam cum maximè universalialia in naturâ positiva esse debeant quemadmodùm inveniuntur, neque sunt reverà causabilia; tamen intellectus humanus nescius acquiescere, adhuc appetit notiora.* (*Novum organum*, lib. 1, aph. 48.) Voy. aussi *Buffon*, de la reproduction en général.

(2) *Nouveaux élémens de la science de l'homme*, seconde édition, tom. 1, pag. 11 des notes.



pussent se confondre ou se réunir dans un seul principe plus général (1); il faudrait, en d'autres termes, découvrir une loi plus générale de succession commune à ces phénomènes et qui les réunit tous. Or, c'est ce qui n'est pas arrivé jusqu'à présent. Il est vrai que des sectateurs de *Barthez* ont dit que ce fait plus général était la vie, mais c'est une erreur, parce que la vie est elle-même un effet; elle est l'effet ou le résultat du concours des forces dont nous venons de parler (2), et qu'un effet ne peut être sa cause;

---

(1) Si l'on eût découvert quelque fait dans lequel les forces sensibles, les forces motrices, et les forces assimilatrices se confondissent, alors ces trois forces devraient être regardées comme trois modifications d'une seule et même force. Alors *Barthez* serait autorisé à dire : « Qu'une seule cause expérimentale ou un *principe vital* doué de forces sensibles, motrices et assimilatrices, produit les fonctions de la vie dans l'homme, ou renferme la raison suffisante des suites de » mouvemens qui sont nécessaires à la vie dans toute sa durée. » (Nouv. élém. etc. tom. 1, pag. 97 et 107.) Mais, encore une fois, cette unique cause expérimentale est chimérique, parce que dans l'état actuel de la science, l'analyse des phénomènes de l'économie vivante nous oblige de regarder la sensibilité, l'irritabilité et la force assimilatrice comme trois forces ou trois causes expérimentales très-distinctes, attendu qu'une seule force ou une seule cause expérimentale plus générale, et qui les réunit, est encore à découvrir.

(2) En effet, on n'est pas sensible, on ne se meut pas, on ne digère pas, on ne se nourrit pas; la respiration, les sécrétions, etc. ne s'effectuent pas, parce que l'on vit; mais l'on vit parce qu'on est sensible, parce qu'on se meut, parce qu'on digère, parce qu'on se nourrit, parce que la respiration, les sécrétions, etc. s'effectuent.

c'est donc bien évidemment, comme on dit, une *pétition de principe*.

Créer ou admettre d'avance, comme l'a fait *Barthez* (1), une seule force ou cause expérimentale, avant de procéder à la recherche et à l'analyse des phénomènes de l'économie vivante, c'est commencer par où l'on doit finir ; c'est supposer très-gratuitement une force dont l'admission doit être, au contraire, le résultat direct et immédiat de la recherche et de l'analyse de ces phénomènes ; ce qui est absolument opposé à la seule bonne méthode de philosopher dans les sciences naturelles (2).

(1) Dans un discours intitulé : *Oratio de principio vitali hominis*, publié au commencement de 1773. — Dans sa *Nova doctrina de functionibus naturæ humanæ*, publiée en 1774. — Dans la première édition de ses *Nouveaux élémens de la science de l'homme*, publiée en 1778. — Dans le discours préliminaire de sa *Nouvelle mécanique des mouvemens de l'homme et des animaux*, publiée en 1798. — Dans la seconde édition de ses *Nouveaux élémens de la science de l'homme*. Voyez sur-tout les pages 27 et 47 du tome 1 de cette édition, et la page 16 des notes du même tome.

(2) Il est arrivé, dans la science de l'homme, le contraire de ce qui est arrivé dans les autres sciences naturelles. Dans celles-ci, les causes expérimentales, que font connaître les lois observées dans la succession des phénomènes, ont d'abord été et ne pouvaient être que trop nombreuses. Leurs progrès en ont ensuite diminué et en diminuent encore peu à peu le nombre, par la découverte de lois plus générales de successions communes à des phénomènes analogues, et qui lient un plus ou

Il est de plus à craindre qu'en admettant un seul principe ou une seule cause expérimentale ( hypothétiquement établie ), avant de procéder à la recherche et à l'analyse des faits d'une science, on ne se fasse illusion, que l'on ne voit, que l'on ne juge, que l'on n'interprète mal ces faits, ou que l'on n'altère, que l'on ne dénature pour plier, pour rapporter à cette seule cause expérimentale, des faits qui sont le produit de plusieurs causes.

Vouloir enfin admettre une seule cause expérimentale ( sous le nom de *principe vital* ), avant de procéder à la recherche et à l'analyse des phénomènes de l'économie animale, en di-

---

moins grand nombre de ces causes (a). Dans la science de l'homme, au contraire, les médecins qui ont écrit sur les forces vitales ont commencé par en rechercher le principe, par admettre une seule cause expérimentale : telle est l'ame mortelle de *Pythagore*, l'ame irrésolvable de *Platon*, l'ame sensitive d'*Aristote*, l'archée de *Van-Helmont*, l'ame de *Stahl*, de *Descartes*, le principe vital de *Barthez*, etc. Ils sont ensuite descendus de l'étude de sa nature à celle des phénomènes de la vie, au lieu de remonter par l'induction, selon la seule bonne méthode de philosophe, de la recherche et de l'analyse de ces phénomènes à celles de leurs causes, ou de ce que l'observation indique à ce que la théorie suggère.

(a) Ainsi, par exemple, les physiiciens ont d'abord été fondés à regarder l'électricité et le galvanisme comme deux causes distinctes. Cependant tout semble annoncer que le progrès des expériences du même genre que celles qu'ont faites MM. *Volta*, *De Luc*, *Aldini*, etc. réunira ces deux causes en une troisième, qui produit tous leurs effets par des modifications différentes.

## H

sant: Que *cette supposition facilite, abrège le calcul analytique des phénomènes de la vie*, est, comme nous venons de le voir, une supposition fautive, et qui peut empêcher de bien voir ces phénomènes. Mais vouloir l'appeler  $x$ , ou  $y$ , ou  $z$ , comme les quantités inconnues des géomètres, et prétendre déterminer sa valeur en disant: Que *les phénomènes de l'économie vivante sont des données qui balancent cet inconnu (ou cette cause) et qui peuvent, comme en algèbre ou en géométrie, en fixer la valeur ou la nature*, est une prétention exagérée ou plutôt absurde; c'est faire une comparaison vicieuse et non admissible. Et en effet, une quantité inconnue, en algèbre, est réellement assimilable aux quantités connues, puisque celles-ci, étant réellement identiques ou de même nature que la quantité inconnue, peuvent former un membre d'équation, et la quantité inconnue l'autre membre, qu'elles sont ainsi des données qui balancent réellement la valeur de l'inconnue, et qui servent à en déterminer rigoureusement la valeur, la nature ou l'essence; puisqu'elles sont, comme nous le disons, de la même nature que cette inconnue, ou ne sont que cette inconnue elle-même, représentée sous d'autres signes. Mais il n'en est pas évidemment de même d'une cause expérimentale et de ses effets, attendu que n'y ayant entr'eux aucune similitude, aucune identité;

ces effets ne peuvent en rien nous faire connaître la nature ou l'essence de leur cause.

Mais en supposant que le résultat de l'analyse des phénomènes de l'économie vivante fût un ensemble de faits qui pussent être rapportés à une cause identique et commune, ou à une seule cause expérimentale, ce ne serait pas une raison pour personnifier cette cause (1), cela ne serait point conforme aux principes fondamentaux de

(1) « L'idée de la puissance que nous attribuons aux causes, » a dit *Barthez* lui-même, est une fiction de l'imagination. » Mais l'esprit humain donne à cette puissance, dont l'idée est indéterminée, le nom de *cause*. A force de voir comme » constante la signification de ce mot de convention, dont il » fait un usage perpétuel, il est enfin entraîné à croire que » l'idée même que ce mot désigne a de la réalité (a). » [Nouv. élém. de la science de l'homme, tom. 1, pag. 12 des notes].

« Dans l'étude de la nature, l'homme voit qu'il ne peut » embrasser à la fois beaucoup de faits que par des abstrac- » tions théoriques. Mais comme le plus grand nombre trouve » trop pénible de former et de conserver les notions abstraites » d'une manière fixe et rigoureuse, on se hâte communément » de faire prendre toute la consistance possible à des êtres » abstraits, qu'on a conçus de la manière la plus imparfaite, » et on leur attribue une nature qui les fait subsister par eux- » mêmes. » [Ibid. pag. 97].

C'est pendant l'erreur que *Barthez* a commise jusqu'à un certain point, en voulant personnifier ce qu'il appelle le prin-

(a) C'est ainsi que *Thalès* donnait une âme à l'aimant et au succin; que les anciens ont donné pour cause de l'ascension de l'eau dans les pompes, l'horreur du vide, et que dans le siècle dernier on a vu des philosophes soutenir qu'un corps ne peut être conçu en mouvoir un autre, que par l'action de quelque être spirituel.

la seule bonne méthode de philosopher dans les sciences naturelles.

*cipe vital* (a), quoi qu'on puisse faire, avec raison, contre la réalité qu'il voudrait lui donner, les objections suivantes :

Pour que ce *principe vital* pût exister, il-faudrait, à moins de rejeter les opinions reçues, qu'il fût ou un principe matériel, ou un esprit, ou une substance intermédiaire entre l'esprit et la matière : or, aucune de ces suppositions n'est admissible.

1.° Il ne pourrait pas être un *principe matériel* comme l'ont supposé *Démocrite, Héraclite, Hippocrate, Épicure, Diogène, Laërce, Lucrece, Galien, etc.*, parmi les anciens ; *Fernel, Heurnius, Honoré Fabri, Bacon, Gassendi, Willis, Fouquet, etc.*, parmi les modernes ; parce qu'il est absurde d'animer de la matière avec de la matière, parce qu'indépendamment de l'impossibilité, d'après les idées et les définitions reçues, où serait ce *principe matériel* d'avoir l'intelligence nécessaire pour diriger les fonctions de l'économie animale, pour ordonner et régler tous les actes de la vitalité, il resterait toujours la difficulté de connaître, d'expliquer le principe de son action ; que ce serait éloigner la difficulté sans la résoudre, expliquer *obscurum per obscurius* ; qu'il vaudrait encore mieux, qu'il serait plus simple de soumettre immédiatement l'économie animale elle-même au principe de cette action, ou aux lois primordiales auxquelles *Barthez* avoue que son *principe vital* est soumis ou assujetti (b).

(a) Nous disons *jusqu'à un certain point*, parce que *Barthez* ayant essayé de fortes objections pour avoir voulu personnifier ou réaliser ce qu'il appelle le *principe vital*, a été plus réservé dans la seconde édition de ses nouveaux élémens de la science de l'homme ; mais il n'a pu entièrement renoncer au doux plaisir de donner la vie à ce cher enfant de son imagination, comme on peut s'en convaincre par la lecture de cet ouvrage. Voyez sur-tout les pages 98, 99 et 106 du tome 1, et 338, 339 du tome 2.

(b) *Nouv. élém. etc. 2.e édit. tom. 1, pag. 44 ; et notes, p. 100.*

Cet esprit d'ordre, d'intelligence, cette harmonie qu'offrent les phénomènes du *petit monde* [*μικροκόσμος*] ou de l'homme, et sur lesquels on

---

2.<sup>o</sup> Il ne pourrait pas être un *esprit* ou un être *immatériel*, comme l'ont supposé *Telesius*, *J. C. Scaliger*, *Sennert*, *Perroult*, *Stahl*, *Descartes*, parce qu'un être intelligent qui disposerait, ordonnerait et réglerait tous les actes de la vitalité, serait nécessairement sentant (*a*), et devrait nécessairement avoir le sentiment de son existence et de ses opérations (*b*) : or, cela n'est pas. D'ailleurs, indépendamment de la difficulté insoluble d'expliquer l'action d'un être immatériel sur la matière, cette spiritualité serait assez combattue par la division d'un *polype*, d'un *tœnia*, d'un *lombric*, *etc.*, qui exigerait une division de cet être immatériel pour animer les différentes parties qui résultent de la division de ces animaux, ce que l'unité, l'essence ou la nature d'un être immatériel ne permet pas de supposer.

3.<sup>o</sup> Il ne pourrait être d'une nature moyenne ou intermédiaire entre l'âme et le corps, ou entre l'esprit et la matière,

(*a*) Il est bien reconnu depuis quelques années que toutes les facultés intellectuelles, ou toutes les facultés d'un être pensant, sont renfermées dans celles de sentir, qu'elles supposent nécessairement cette dernière faculté. Voyez les ouvrages de métaphysique que nous avons cités, page 36, et les premiers développemens de l'art de penser de *Condillac*, les leçons de *Garat*, recueillies par les stenographes de l'école normale, les élémens d'idéologie de *M. de Tracy*, un traité de *M. Maine-Biran* sur la décomposition de la pensée.

(*b*) Quand on admettrait que l'habitude fait perdre à un être immatériel ce sentiment intérieur que *Locke* dit être le signe caractéristique et nécessaire de ses opérations, il devrait pouvoir se donner ce sentiment, cette perception, lorsqu'il le voudrait, en répétant et en modifiant ses opérations; comme un homme à qui l'habitude ôte souvent la perception réfléchie des mouvemens qu'il exécute, peut se donner cette perception, lorsqu'il veut répéter et modifier ces mouvemens : or, cela n'est pas.

voudrait s'appuyer pour réaliser ou pour personifier cette cause expérimentale supposée unique, s'observent aussi dans les phénomènes du *macrocosme* [μακροκοσμος] ou du *grand monde*, comme les sages de tous les temps l'ont reconnu.

Les raisons que l'on pourrait alléguer, savoir : *que les lois du grand monde sont absolues, rigoureuses, nécessaires ; que, par exemple, le mélange d'un acide et d'un alkali formera toujours un sel neutre ; mais qu'il n'en est pas de même du petit monde, qu'il n'y a rien, comme le disait Galien (1), d'absolu, de rigoureux, de nécessaire ; que la même cause produira chez deux individus des effets différens ;* ces raisons, disons-nous, sont de nulle valeur, si l'on fait attention que cette variété d'effets que produisent dans l'homme les mêmes causes, rentre dans l'ordre des absolus, des nécessaires, puisque les

comme l'ont supposé *Pythagore (a), Platon (b), Aristote (c), Van-Helmont (d), Diccarque (e), François Hoffmann (f)*, et d'autres auteurs célèbres ; parce qu'un tel être moyen est un être de raison, attendu qu'on ne peut passer par gradations du corps à l'ame, ou de l'être matériel à l'être immatériel, et que la nature essentielle de ces deux substances fait qu'elles s'excluent nécessairement.

(1) *Nihil in corpore animato planè est sincerum*, [ de nat. fac. lib. 1, cap. 3 ].

(a) Par son *ame mortelle*, (b) par son *ame irraisonnable et mortelle*, (c) par son *ame sensitive*, (d) par son *archée*, (e) par ses *harmonies*, par ses *tempéramens*.



dispositions variées des individus sont tout autant de circonstances différentes, et que d'après un axiome, *les mêmes causes, dans des circonstances différentes, doivent produire des effets différens*. Cette uniformité d'effets aurait certainement lieu et serait tout aussi rigoureusement observée dans le *petit monde* que dans le *grand*, si chaque individu présentait à l'action d'une même cause les mêmes dispositions ou la même manière d'être; car on conçoit que chez deux individus où tout serait égal, une même cause produirait les mêmes effets. Mais la naissance, l'éducation, la situation des lieux, les qualités du sol, de l'air, des eaux, des alimens, les habitudes, les saisons, le climat, les passions ou les affections morales, l'exercice et le repos, en un mot, toutes les choses improprement appelées *non naturelles*, en déterminant une si grande variété de tempéramens, d'idiosyncrasies ou de manières d'être, doivent empêcher qu'une même cause produise les mêmes effets chez les différens individus de l'espèce humaine. Cependant une certaine uniformité dans les phénomènes de l'économie vivante, s'annonce quelquefois assez généralement dans certains cas, comme le prouvent l'action des miasmes marécageux, varioliques, pestilentiels, etc., les épidémies, les périodes des maladies, la doctrine des jours critiques, les révolutions des âges, le flux menstruel, etc.

On peut enfin objecter contre la réalité que *Barthez* voudrait donner à ce qu'il appelle le *principe vital*, que les forces de l'économie vivante ne sont pas, comme *Stahl* et ses sectateurs n'ont pu s'empêcher d'en convenir (1), toujours combinées et dirigées dans les maladies de la manière la plus avantageuse; que dans une gangrène, par exemple, survenue à une inflammation par l'effet d'une vicieuse concentration des forces sensitives et motrices, et d'une trop forte affluence, ou d'un violent transport des humeurs vers le siège de l'affection, il n'est pas possible de reconnaître l'action d'un principe intelligent ( qui n'aurait pas produit cette vicieuse concentration des forces et des humeurs), mais le rigoureux effet des lois auxquelles sont soumises les forces de l'économie vivante, et qui, nécessaires à la conservation de cette économie, y produisent cependant quelques maux, comme le calorique, ce puissant agent du monde physique, et les passions, ces ressorts du monde moral, évidemment utiles, (ou pour mieux dire) nécessaires, en produisent quelquefois; le calorique, par les vastes incendies, les volcans, les tremblemens de terre, etc. qui en sont les effets;

---

(1) Voyez l'introduction générale à la pratique, par *Stahl*, qui est à la tête de ses *Observationes clinico-practicæ*, au §. 58.

les

les passions, par les crimes, les guerres, les révolutions, etc. dont elles sont les causes (1).

---

(1) Telles sont, à peu près, les réflexions que nous publâmes, il y a huit ans (a), sur le *principe vital* de *Barthez*. Cette doctrine, qu'il a qualifiée de nouvelle (b), a été attaquée peu de temps après (mais sous des points de vue différens), à Paris, par le professeur *Cabanis* et par *Bichat*; à Montpellier, par les professeurs *Baumes* et *Draparnaud*. Ces deux savans l'ont combattue vivement, avec leur éloquence ordinaire. Elle l'a été depuis par les professeurs *Cuvier*, *Masuyer*, etc. Elle l'avait été long-temps avant (lorsque la première édition des *Nouv. élém. de la science de l'homme* parut en 1778) par divers journalistes, tels, par exemple, que MM. *Blumenbach* et *Tode*. Mais *Barthez* prétend, comme cela devait être, ou comme le font tous les auteurs, que leurs critiques portaient entièrement à faux, et avaient un vice radical (c).

(a) Dans une thèse que nous soutenmes à l'école de médecine de Montpellier, et qui a pour titre : *Quelques considérations physiologiques sur la sensibilité*, an 8.

(b) Voyez *nouv. élém. de la science de l'homme*, deuxième édit. tom. 1, pag. 45, et notes, pag. 10.

(c) *Ibid.* notes, pag. 1 et suiv.

F I N.

## ERRATA.

*Page 22, ligne 17, sels terreux, lisez sels à base terreuse.*

*Page 23, ligne 5, une de ses montagnes, lisez une de ses deux montagnes.*

*Page 24, ligne 10, leuchorée, lisez leuchorrhée.*

*Ibid, ligne 20, problème électrique, lisez d'électricité.*

*Page 26, ligne 2, symmere, lisez symmer.*

*Page 66, ligne 21, anciens et modernes, lisez soit anciens, soit...*

*Page 102, ligne 16, corps les plus durs, lisez les plus denses sont en général.*

